

Laurent Angliviel La Beaumelle de

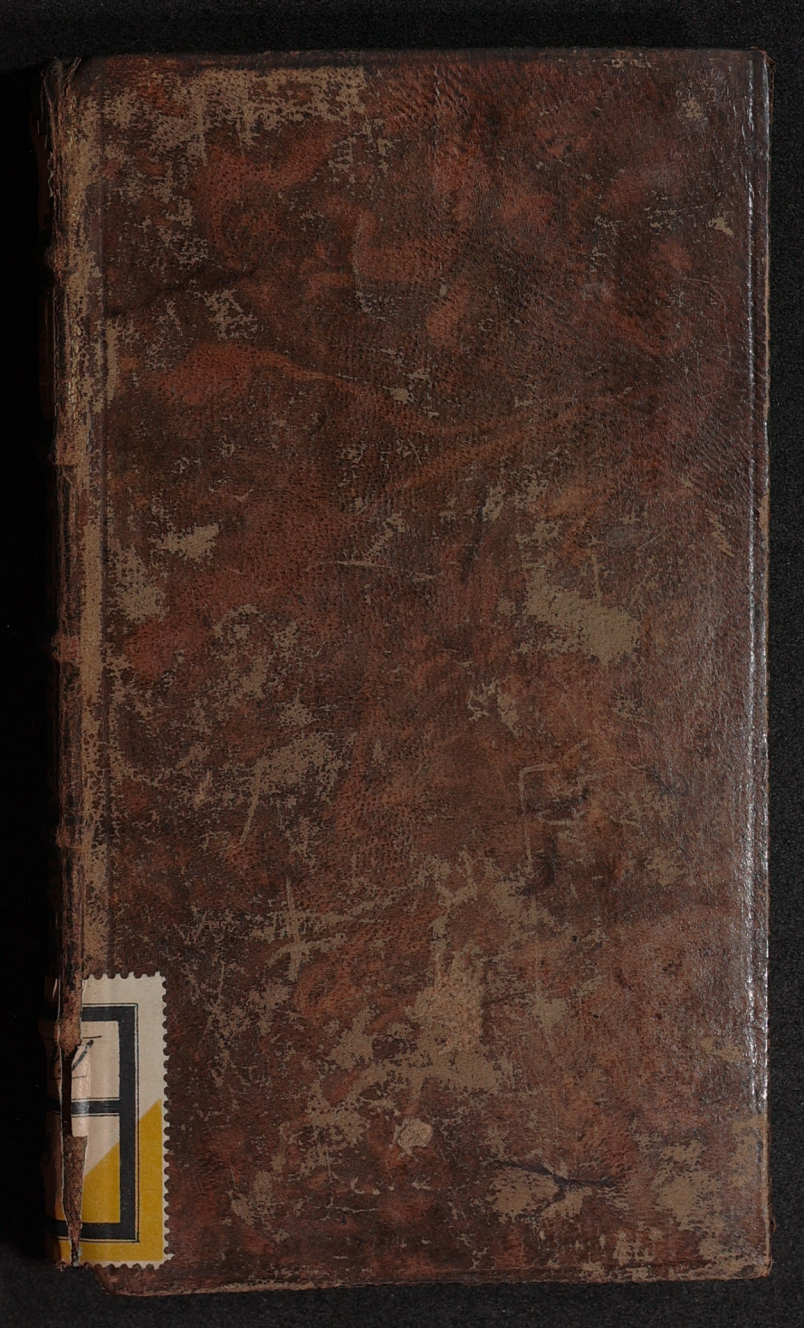
Réponse Au Supplément Du Siecle De Louis XIV.

A Colmar: [Verlag nicht ermittelbar], MDCCLIV

<https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1843133466>

Druck Freier  Zugang







193

J m VII

433

S U I T E
DU
NOUVEAU VOLUME
DU S I E C L E
DE
L O U I S X I V .

POUR SUPPLÉER A CE QUI MANQUE

A CET OUVRAGE

DE

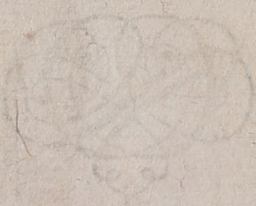
M. F. DE VOLTAIRE.



A C O L M A R .


M D C C L I V .

DU
MONTAIGNE
DE
LOUIS XIV.
A CET OUVRAGE
DE
M. T. DE VOLTAIRE.




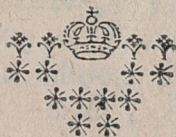
A COLMAR.

RÉPONSE
AU
SUPPLÉMENT
DU SIECLE
DE
LOUIS XIV.


HORATIVS.

*An, si quis atro dente me petiuerit,
Inultus ut flebo puer?*



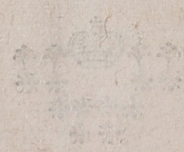


A COLMAR.

M D C C L I V.

RÉPONSE
AU
SUPPLÉMENT
DU SIÈGE
DE
LOUIS XIV.

HORACE
M. de la Roche
Joussier et J. de la Roche



A COLMAR.
M. D. C. C. L. V.

ne
A
L
neur
la fo
Mo
près
L
Lou
sieur
mal
deff
la c
bon
L
GER
prép
Lo
que
DE
dit-c



AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

Le 2. *Décembre*, 1751. *Monsieur* DE VOLTAIRE, ayant l'honneur de souper avec *un grand Roi*, eut la foiblesse de nuire essentiellement à *Monsieur* DE LA BEAUMELLE auprès de ce *Roi*.

Le 4. *Avril*, 1752. le *Siecle de LOUIS XIV.* parut à *Berlin*. *Monsieur* DE LA BEAUMELLE eut le malheur de trouver ce Livre fort au-dessous du sujet, & en commença la critique comme si le Livre eût été bon.

Le 18. *Septembre*, 1752. ESSLINGER, *Libraire de Francfort*, qui préparoit une édition du *Siecle de LOUIS XIV.* la fit, & y ajouta quelques notes critiques de *Monsieur* DE LA BEAUMELLE, qui furent, dit-on, continuées par le CH. DE M.

A 3

Au

Au mois de *May*, 1753. *Monsieur DE VOLTAIRE* répondit à cette critique, comme si elle étoit en entier de *Monsieur DE LA BEAUMELLE*, composa un libelle contre lui, comme si c'étoit sa faute que *Monsieur DE VOLTAIRE* eut fait un mauvais Livre, & ne répandit ce libelle (sous le titre de *Supplément au Siècle de LOUIS XIV.*) qu'après s'être bien assuré que *Monsieur DE LA BEAUMELLE* avoit les mains liées.

Aujourd'hui 29. *Octobre*, 1753. *Monsieur DE LA BEAUMELLE* peut se défendre & se défend. (1)

Voyez, *Lecteur*, s'il se défend bien.

(1) Cette Réponse prête dès la fin d'*Octobre*, 1753. n'a pu être imprimée qu'au mois d'*Avril*, 1754. ce qui a donné lieu à quelques additions.

Ré-



RÉPONSE
AU
SUPPLÉMENT
DU SIÈCLE
DE LOUIS XIV.

A MONSIEUR DE VOLTAIRE.



Tout le monde vous abandonne ,
MONSIEUR. Disgracié à *Ber-*
lin, où il ne tenoit qu'à vous d'être
heureux , on vous rebute à *Hanovre*,
où vous ne demandiez pour tout dédomma-
gement que mille livres sterlings de pension.
On vous refuse un azile à *Vienne*, où quel-
ques mois auparavant on avoit eu, dit-on ,

A 4

la

la foiblesse de vous accorder une Lettre de cachet contre moi. On rejette vos épitres dédicatoires à *Berne*. On n'aime aujourd'hui en *Hollande* que les esprits tranquilles & doux. On m'assure que vous ne pouvez rentrer à *Paris*. Vos amis ne le font plus. Vos ennemis triomphent : le pouvoir vous accable : la sagesse applaudit. Quel azile, quelle ressource vous reste-il ? *Colmar* & ma pitié.

Oui, MONSIEUR, vos infortunes me touchent. Et dans l'instant que je sors de ce Château, où une calomnie dont vous connoissez l'Auteur, m'a retenu pendant six mois, j'apprens vos malheurs, & j'oublie ma vengeance.

Je viens de lire votre *Supplément au Siècle de LOUIS XIV.* c'est un tissu d'injures contre moi : j'en ai eu honte pour vous.

J'ai lû ensuite cette *Déclaration* datée du lieu de votre prison à *Francfort*. Et sensible aux maux d'autrui par un triste retour sur les miens, j'ai frémi de voir le plus bel esprit de *France*, un homme que j'a-

vois

vois laissé encore assez bien avec un grand Roi; un vieillard, un vieillard infirme, de le voir avec une Nièce, qu'il aime, dans un état encore plus triste que celui, d'où un Ministre mieux informé vient de me tirer.

Vous m'avez fait tout le mal qu'un homme peut faire à un homme. Vous avez commencé à me persécuter à *Berlin*, continué à *Francfort*, achevé à *Paris*. Vous avez attendu que j'eusse les mains liées pour me porter les plus sensibles coups. Je vous pardonne.

C'est beaucoup pour vous, qui sentez combien je suis en droit de vous haïr. C'est peu pour moi, qui sçais jusqu'où vont les droits des malheureux. Je vous plains. Que ne puis-je ajouter? Je vous aime. Repentez vous : & peut-être on vous aimera.

Nous voilà libres. Vengeons-nous des disgrâces en nous les rendant utiles. Laissons toutes ces petiteesses littéraires qui ont répandu tant de nuages sur votre caractère, tant d'amertume sur ma jeunesse. Un peu plus de gloire, un peu plus d'opulence, qu'est

ce que tout cela ? Cherchons le bonheur & non les dehors du bonheur. La plus brillante réputation ne vaut jamais ce qu'elle coûte ; CHARLES-QUINT soupire après la retraite ; OVIDE souhaite d'être un sot.

Nous voilà libres : Je suis hors de la *Bastille*, vous n'êtes plus à la Cour. Profitons d'un bien qu'on peut nous ravir à tout moment. Respectons cette grandeur, dangereuse à ceux qui l'approchent ; & cette autorité, terrible à ceux même qui l'exercent. Et s'il est vrai : Qu'on ne peut penser sans risque ; ne pensons plus. Tous les plaisirs de la réflexion, valent-ils ceux de la sûreté ? Croyons-en, vous, *soixante ans d'expérience*, moi, six mois d'anéantissement ; soyons plus sages, ou du moins plus prudents : & les rides de la vieillesse, & le souvenir des verroux, ces outrages du tems & du pouvoir, deviendront pour nous de vrais biens.

Voilà mes sentimens ; si vous les haïssez dans un ennemi, vous êtes à plaindre ; si vous les partagés avec moi, vous vous raprochez du vrai. C'est pour m'y attacher par un
lien

lien plus fort, que je vous en fais le dépositaire.

Après cela , dois - je répondre à votre *Supplément* ; à ce libelle atroce jusqu'au ridicule , à cet impur repertoire des plus grossières injures , à cette invective sans sel, comme sans vérité , à cette *Philippique* bien plus écrite contre vous, que contre moi ?

La certitude où je suis, que vous voudriez ne l'avoir pas faite, vos contradictions, mon goût pour la paix , mon aversion pour les disputes, mon mépris pour les disputes littéraires, des occupations plus importantes, tout concourt à m'en détourner.

D'ailleurs, votre *Supplément* aura le sort d'une partie de vos Ouvrages : je n'ai donc rien à craindre de la postérité. Et votre passion est trop connue, pour que j'aye rien à craindre de mon siècle.

Mais vous attaqués mon honneur : Je réponds.

Monsieur DE MAUPERTUIS, me direz-vous , n'a point répondu : Eh ! vous répondrois-

drois-je , si j'étois le quart DE MAUPER-
TUIS ?

On me blâmera : je le prévois : j'entends déjà ceux qui prennent pour modération leur insensibilité aux injures de leurs semblables me dire : Quel tort peuvent vous faire les invectives de cet homme ? Qu'est-ce qu'un libelle qui se refute lui-même à force de se contredire ? Quand l'outrage est porté jusqu'à un certain point , & part de certaine bouche , la seule réponse est le silence & le mépris.

Tel sera le sentiment des gens du monde. Ils ne peuvent souffrir les querelles des gens de Lettres. Ils ont une extrême délicatesse sur l'honneur , & ils nous défendent cette délicatesse. Ils rempliroient l'Univers de leurs cris , si le trait le plus léger effleuroit publiquement leurs mœurs : & ils ne nous pardonnent pas une plainte sur ces brochures calomnieuses, où ils aiment à puiser la fausse idée qu'ils ont de nous : idée qu'ils ne veulent pas que nous détruisions : comme si les hommes qui par leur caractère & l'habitude où ils sont d'exercer les facultés de
leur

leur ame sentent avec le plus de vivacité, étoient obligés de souffrir avec le plus de patience, comme si la défense des mœurs des Citoyens n'étoit pas la plus noble prérogative de l'art d'écrire, comme si la probité la plus pure n'appartenoit pas à la raison la plus éclairée.

Que l'on condamne l'entreprise, on ne condamnera pas l'exécution. Et au reste, qui sçait mieux que moi-même ce que je me dois ?

Je répondrai donc; sans fiel, je n'en ai point: sans déclamation, j'ai la voix trop foible: sans invectives, je sçais les bienséances.

Mais si par une méchanceté qu'à peine je crois possible, des ennemis que je ne connois pas, parce que je ne les ai pas mérités, donnoient un mauvais sens aux paroles les plus mesurées, s'ils sollicitoient contre moi le pouvoir, s'ils exigeoient que je connivasse par mon silence à mon propre deshonneur, je fors d'un lieu où j'ai fait le souhait d'un Empereur Romain: *Vitam nescivem literas!*

ras ! Et je n'hésite pas à faire celui d'un
Philosophe Grec : Απαγέμε εις τὰς λα-
 τομίας.

Je vais donc me condamner & vous ju-
 ger ; non avec la partialité d'un critique ,
 mais avec la franchise d'un homme qui a pas-
 sé six mois avec lui-même. Il n'est pas que-
 stion entre nous de politesse : il s'agit de vé-
 rité & de sentiment. Peut-être l'expression
 sera-t'elle forte : mais dans la solitude l'ame
 se roidit : & qu'importe que l'esprit soit dur,
 pourvû que le cœur soit bon ?

Je repousserai les personalités, en m'ab-
 stenant des personalités. Je ne m'appesan-
 tirai pas sur le fond de la question. Vous ne
 la présentez que masquée : & quand vous
 l'offririez sous ses véritables traits, je ne me
 bats point contre des atômes.

Si ma réponse vous déplaît, vous n'en
 ferez pas digne, si elle vous plaît, je serai
 fâché de l'avoir faite. Dans le doute je vais
 la commencer.

I. Mes

I.

Mes notes sur votre Siecle.

J'avois à me plaindre de vous , quand je commençai l'examen du *Siecle de LOUIS XIV.* Et vous en verrés les raisons dans le Mémoire que je joins ici , parce qu'en mon absence on l'a imprimé avec des additions que je defavoue & que je retranche. Un homme plus mûr se seroit méfié de son ressentiment : & ce fut en ce moment là même que je pris la plume , *en jeune homme inconsidéré* , comme vous le dites très-bien.

Je mêlai des railleries sur votre personne à des remarques sur vos écrits , comme si l'Auteur & l'Homme, n'étoient pas des choses très-différentes.

Je me manquai à moi-même au point de vous traiter avec cette hauteur , qui n'est pas même permise à la supériorité.

Peut-être aussi le chagrin m'arracha quelques Remarques injustes : & le VOLTAIRE qui m'avoit nui auprès du *Roi de Prusse*, me gâta le VOLTAIRE que je lisois.

Je

Je me dégoûtai bien-tôt de ce travail, non que je ne trouvasse par-tout des fautes; mais je ne me trouvois pas la même humeur. Je ne passai donc point le premier volume.

C'en étoit trop sans doute. Je devois me dire qu'il étoit fort au-dessous de moi d'imprimer des apostilles sur un Livre, plus aisé à refaire qu'il ne l'est d'en traionner les erreurs. Mais à mon âge, on fait la faute, & ensuite on la voit.

Cependant vous assurez: Que je suis l'Auteur de toutes les Remarques. Vous prétendez: Que je fis en *pirate une édition clandestine de votre Siecle*: & vous affirmez dix lignes après: *Que je vendis à ESSLINGER de Francfort, les Lettres & les Remarques, le tout pour 15. Ducats.* Vous êtes très-mal informé. Et puis qu'il faut tout dire, voici la vérité dans un détail, pour lequel je demande grace au *Lecteur*. Je donnai les Lettres & les Remarques au Libraire pour quelques Livres, 150. Florins, 50. exemplaires de l'édition, & 40. rames de papier d'impression.

pression. Ce n'est pas que je croye, que ces Remarques vailent 15 Ducats : mais le Libraire crût, que votre Livre seroit meilleur. Quant à la continuation, je n'y ai nulle part. (2)

Il est donc inutile, que je réponde à toutes vos critiques. Il y en a quelques-unes qui me regardent : les autres regardent mon Continuateur. Il y en a où j'ai peut-être tort, & beaucoup plus où je ne veux pas me donner la peine d'avoir raison. Je n'ai fait que le premier volume de l'édition de *Francfort* : & vous n'attaquez que le second & le troisième. De 3. à 400. notes du premier Tome, vous n'en combattés que cinq ou six : De sorte, que de votre aveu tout le reste est vrai, ou du moins problématique. Mon continuateur vous a fourni plus de matière. C'est à lui à se défendre. Je ne toucherai donc à cette partie de votre *Supplément*, que dans les endroits où pour justifier des fautes, vous dites des absurdités.

B

II. Li-

(2.) *Le Procès verbal dressé lorsque je fus arrêté en fait foi. Ce verbal, accompagné des piéces & des Lettres, que je fournis pour éclaircir la vérité, est mon Apologie.*

II.

Ligue avec Monsieur DE MAUPERTUIS.

Vous prétendez: Que *Monsieur DE MAUPERTUIS m'excita* contre vous. Vous citez une de mes Lettres, qui semble prouver, ce que vous avancez. Vous en concluez: Que ce fut-là l'origine de votre inimitié contre lui, & de toutes ces gentilleses, flétries par la main du bourreau de *Berlin*, & plus encore par le mépris des honnêtes gens de tous les Pais.

1°. Cette Lettre que vous citez de moi fut écrite un mois après l'*ACA KIA*: elle n'a donc pas produit l'*ACA KIA*.

2°. Vous ne la citez pas en entier, quoique je vous l'aye fait envoyer en entier: vous la mutilez, & par-là vous en changez le sens. Vous vous prévalez d'un mal-entendu, créé par vous-même, & anéanti par la fuite de cette Lettre, que je vous somme de faire imprimer dans toute sa teneur.

3°. *Monsieur DE MAUPERTUIS* ne *m'excita* point contre vous. Et s'il l'avoit tenté,

tenté, il ne l'auroit que tenté. Je cédaï, je l'avoue, à la force du ressentiment : j'aurois résisté à celle de son éloquence. Je ne le connois guère, que par les services qu'il m'a rendus, & par des ouvrages que vous admirés autrefois. Je le déclare donc : Tout ce que j'ai écrit contre votre Livre, étoit écrit avant que j'en parlasse à *Monsieur DE MAU- PERTUIS*, qui, loin de m'engager à le publier, ne m'a jamais dit ni bien, ni mal de votre *Siecle*, qu'il regarde sans doute du même œil, qu'un Philosophe, occupé à méditer des vérités utiles, regarde les gambades d'un enfant.

Avant que votre Livre parut, il étoit critique. Je l'avois eu un mois avant les Reines & les Rois. Soit amour du vrai, soit délicatesse, il m'avoit déplu; & je vous avoue, qu'il me déplaît encore.

Ne cherchez point ailleurs la cause de ma critique : & ne l'attribuez point, ici, à ma complaisance pour *Monsieur DE MAU- PERTUIS*, là, à mon avarice, dans votre première partie, à la jalousie, dans la troisième à la vanité.

P. S. Je viens de lire une Lettre à *Monsieur* KOENIG, où vous lui dites: *Que MAUPERTUIS a suscité contre vous JUPITER & LA BEAUMELLE.* Ce n'est point à moi à relever l'indécence de l'association de ces deux noms. Mais *Monsieur* DE MAUPERTUIS n'est point homme à *susciter*; ni LA BEAUMELLE homme à être *suscité*. Et pour JUPITER: JUPITER a écrit plusieurs fois, qu'il n'avoit été *suscité* contre *Monsieur* DE VOLTAIRE, que par les fautes de *Monsieur* DE VOLTAIRE.

III.

Préface du Supplément.

Elle est adressée à *Monsieur* ROQUES. Vous dédiez à un inconnu un volume d'injures contre son ami. Vous lui prêtez le rôle de délateur envers son ami. Vous en faites même vers la fin le calomniateur de son ami. Vous lui dites en face: Qu'il vous a écrit des choses, qu'il ne vous a point écrites. Attendez-vous des remerciemens? Voici ce que *Monsieur* ROQUES me marque:

Le

Le 13 Novembre, 1753.

„ J'ai écrit à VOLTAIRE: Que sa dédi-
„ cace me feroit honneur, si vous y étiez mé-
„ nagé, & dans le corps de l'ouvrage. Vous
„ vous ferez rappelé: que tout ce, que je lui
„ écrivis, étoit concerté entre vous & moi:
„ ainsi vous n'aurez pas été peu surpris à la
„ lecture de son épître: il y épargne plus
„ d'une fois la vérité dans ce, qu'il *va disant*.
„ Il m'attribue des choses, que vous avez di-
„ tes, & d'autres, que ni vous, ni moi n'a-
„ vous dites, & qui n'existent que dans son
„ imagination. On pourroit le lui prou-
„ ver, si tout cela en valoit la peine. Mais
„ vous dites très-bien: Il faut mépriser tout
„ cela, & ne pas répondre. „

Vous dites dans cette préface: Que je suis
élève de Geneve.

Je suis né à *Valleraugue*, en *Languedoc*.
J'ai été élevé au *Collège de l'Enfance de JE-*
SUS A ALAIS. C'est autant au Roi, qu'à
mon Pere, que je suis redevable de mon édu-
cation. Je ne suis donc point *élève de Ge-*
neve: Et quand je le serois!

Vous dites: Que vous avez été *constamment l'ami de Monsieur KOENIG.*

L'étiez-vous à *Cirey*, quand il étoit miné par vous, étayé par *Monsieur DE MAUPERTUIS*? L'étiez-vous, quand écrivant à *l'Aplatisseur de la terre*, (3.) vous appeliez *Monsieur KOENIG un fou, un enragé?* Vous seriez un étrange ami!

Vous dites: Que vous vous faites gloire, d'être de l'avis du célèbre & respectable *VOLFF*, & que *Monsieur de MAUPERTUIS* manque à la *Nation Allemande.*

De ce *VOLFF*, que vous avez toujours méprisé. A cette *Nation*, dont vous avez toujours médité. Qu'étoit ce respectable homme dans la Lettre cordiale à *l'Aplatisseur de la terre*? *Un bavard Germanique, qui met en trente volumes les absurdités des autres: absurdités que les Allemands étudient, parce qu'ils sont Allemands.*

Je vous fais grace du reste de cette préface. Vous vous y livrez à toute votre haine contre *Monsieur DE MAUPERTUIS.* Détéstez-

(3.) *Lettre de Monsieur DE VOLTAIRE à Monsieur DE MAUPERTUIS.*

testez-en plutôt la première faille. Pensez à la postérité. Elle dira : Que vous avez eu une jalousie de faveur, contre un homme avec qui votre infériorité ne vous permettoit pas une jalousie de métier. Elle dira : Que vous n'avez pu soutenir l'aspect DE MAUPERTUIS, Président, Restaurateur, Ministre d'une Académie fondée par LEIBNITZ ; Ordonnateur d'un fond annuel de 80000. livres ; jouissant avec distinction de l'estime & de la confiance d'un *grand Roi*, qui s'instruisoit avec lui, tandis qu'il s'amusoit de la METTRIE & DE VOLTAIRE. Rapprochez-vous de lui : Il est plus aisé de le fléchir, que de le blesser.

*Il laisse un vil ZOÏLE aux fanges du Parnasse
De ses croassemens importuner le Ciel,
Agit avec bassesse, écrire avec audace,
Et s'abreuver de fiel.*

VOLTAIRE.

Que peuvent les traits d'un Poète pénétré de haine contre une réputation dont le Public est le garant & le vengeur ? Il est, dites-vous, *natif de Saint Malo* : en est-il moins

L'Apôtre de NEWTON, le rival de son Maître ?

Mais, ajoutez-vous, il s'est fait peindre en *Lapon*.

B 4

Avez

Avez vous oublié ces vers & si justes & si mauvais, que vous graviez au bas de ce Portrait ?

*Ce globe mal connu qu'il a su mesurer
Devient un monument où sa gloire se fonde :
Son sort est de fixer la figure du Monde,
De lui plaire & de l'éclairer.*

Cessez donc de profaner l'Autel, que vous encensiez avec tant d'humilité. Avouez, comme je l'avoue aujourd'hui à l'égard de mon *Errata* de votre *Siecle*, qu'une passion aussi forte, mais plus injuste & plus active que la mienne vous fit vomir l'ACAKIA.

Faurois dû, dites-vous : *vous choisir plutôt pour Maître, que pour ennemi.* Je serai votre disciple en fait de pensées ingénieusement vernissées; soyez le mien en fait de procédés honnêtes. Apprenez-moi à avoir de l'esprit; je vous apprendrai : à reconnoître vos torts. Je vous apprendrai : à ne pas falsifier les Lettres de *Monseigneur DE MAUPERTUIS*; à ne pas voir un assassinat dans la menace d'un traitement un peu différent; à ne pas déposer au Greffe de *Leipsick* ce billet, dont un *homme* eût fait un autre usage.

IV.

IV.

Des Libelles.

Il ne faut, dites-vous : *Que de la raison dans les Ecrits.* Il y faut de la modération, comme dans la société. Il y faut différens tons. Voyez CICERON : il foudroie CATILINA, & refute CHRYSIPPE; il permet d'être absurde, & ne permet pas d'être méchant. Avec les ennemis de l'Etat, il employe des expressions dures, violentes, par ce qu'il faut sauver Rome, la sauver par un peuple qu'il faut émouvoir, & qu'on n'émeut, qu'en lui disant tout. Avec les ennemis de ses sentimens philosophiques, il n'employe que des raisonnemens; seules armes de la vérité. Et vous, MONSIEUR, vous n'employez pour défendre vos chimères, que des injures aussi foibles, que vos raisons.

Je vous cite CICERON, parce que ces *Allemands* de l'autre siècle, dont vous copiez le style depuis 18 mois, ont cru l'imiter en traitant de CATILINA tous leurs adversaires, à peu près comme vous me traitez de CARTOUCHE, parce que j'ai trouvé la mo-

rale de votre *Siecle* pitoyable; l'historique inexact; les détails puériles; le plan mal rempli; l'ensemble médiocre.

Rougissez d'être l'Auteur de la préface de Z A I R E; vous, à qui il étoit réservé de faire l'Apologie des libelles. Vous venez de l'essayer dans cette Lettre imprimée à *Monsieur KOENIG*, qui semble nous promettre bien une édition de vos acetés & de vos rêves. Eh! cessez d'avilir les Lettres. Prouver, que les Savans ont droit de faire des libelles; c'est prouver: qu'il leur est permis d'être méchans; c'est vouloir: Que les *Lettres humaines deviennent très - inhumaines*; pour me servir d'une de vos Epigrammes. (4.) Si votre goût pour les libelles se répand, nous serons inondés de ces feuilles polémiques, que les gens de Lettres ne se permettroient jamais, s'ils réfléchissoient, qu'ils ne seront pas jugés par leurs pairs: que leur juge sera ce Public qui aime l'esprit, parce que l'esprit amuse; & qui hait les gens d'esprit, parce que les gens d'esprit humilient. Car ne nous flattons pas: nous
ne

(4) *Oeuvres de Monsieur de VOLTAIRE, Tome IV. page 8, édition de Paris.*

ne sommes que les jouets de la frivolité.

Que nous sommes petits, vous & moi! depuis un an. Nous disputons sans pudeur, sur quelques syllabes d'un Livre historique. Et LEIBNITZ & NEUTON dispuetoient sans fiel, de l'empire du monde pensant. LEIBNITZ & NEUTON, ne sont qu'un trait dans le tableau de l'Univers. Que ferons nous, vous & moi, dans cette foule d'Ecrivains polémiques, qui après avoir servi de risée à leurs contemporains, disparoissent aux yeux de leurs descendants?

Vous finissez votre épître dédicatoire par quatre ou cinq injures, dont la plus douce, comme la plus élégante, est: Que je suis *un Ecrivain à faire rire*.

J'y prendrai garde désormais. Mais en ce moment *viez-vous?*

V.

PREMIERE PARTIE.

PAGE 1^e & suiv. (5) Je n'y trouve rien à reprendre: vous y faites l'éloge de vos mœurs. Je dirai seulement: Qu'il seroit à sou-

(5) De l'édition de Leipfik.

souhaiter : Que tous les écrivains en eussent : que celui là est malheureux à qui il ne reste dans sa vieillesse, que le souvenir d'une gloire qui passe, & le regret de fautes qui demeurent. Je dirai: Que de beaux Vers, des images énergiques, des pensées sublimes, ne consolent point ROUSSEAU; que je déplore avec vous le malheur des Lettres, d'être ordinairement cultivées, ou perfectionnées par des hommes qui ont tout leur cœur en esprit. Il en réjaillit sur le Corps le plus estimable de la Nation un mépris très propre à décourager les sages & à précipiter les Arts dans la Barbarie. On demandoit autrefois, si les gens de Lettres n'étoient pas au-dessus des affaires: on demande aujourd'hui s'ils ne sont pas au dessous. Cependant autrefois les hommes d'Etat étoient plus grands, & les gens de Lettres moins éclairés. C'est à la différence des mœurs qu'il faut attribuer la différence du problème. Les hommes de mérite, de tous les ordres de l'Etat vouloient tenir aux Lettres, ou pour le goût, ou pour la protection, ou par le travail. Bien-tôt ce sera presque un crime de les cultiver; une imbé-

imbécilité de les chérir ; une honte de les protéger. Vertus ! Talens ! embrassez-vous.

Pardonnez, MONSIEUR, ce propos déplacé. Inutiles pour vous ; ces Réflexions peuvent ne l'être pas pour moi. Je reviens.

VI.

Le Siecle de LOUIS XIV.

PAGE 7. Vous mettez l'éloge de votre Livre dans la bouche de la *Nation Angloise*.

Vaine ressource contre les preuves, que je vous ai données à la hâte: Que votre *Siecle* n'étoit pas bon, même pour des têtes moins fortes. Pour remplir votre objet, il falloit offrir à votre *Lecteur* le spectacle de l'Univers depuis 1640. jusqu'en 1720, & non lui présenter l'Épîtôme du regne de LOUIS XIV. Il falloit, à l'exemple de BOSSUET, fonder la Statue d'un seul jet, & non poser sur une baze irréguliere & fragile une petite figure à pièces de rapport. Il falloit, à l'exemple d'un illustre moderne (6), considérer les Révolutions qui sont arrivées dans les mœurs,
&

(6) *Monsieur de MONTESQUIEU.*

& dans la Politique, & dans la Religion, en établir la réalité; en chercher les causes; en marquer les momens; en un mot: *peindre* les hommes, comme vous l'aviez promis, & non *peindre* quelques hommes, comme vous l'avez fait. Il falloit, si vous le pouviez, imiter TACITE, qui n'anonce pas fastueusement le tableau des Nations, mais qui sous le titre modeste d'*Annales*, *peint* l'Univers, & en rapportant les actions des Princes, & en mêlant à ses récits les jugemens des Peuples. Vous auriez fait un Livre utile; & vous n'avez fait qu'un Livre agréable. Vous auriez éclairé les hommes: & vous n'avez amusé que les femmes & les gens frivoles. La lecture de TACITE, ne m'a point reconcilié avec vous. Je l'ai traduit: & dans un an, vous sçavez pourquoi.

VII.

Plagiat.

PAGE 12. Vous m'accusez de m'être: *Approprié quelques-uns de vos Vers dans la prose de Mes Pensées.*

Je

Je prie les Libraires, qui contreferont mon Livre, de supprimer les deux lignes sur CAR-TOUCHE & sur CONDE', où d'ailleurs la pensée n'est pas assez développée pour tous les *Lecteurs*. Bonne, ou mauvaise ; à vous, ou à moi ; différente, ou semblable ; je ne veux rien de vous.

Mais prétendez-vous : Que tous ceux qui écrivent, se détachent de tout ce qu'ils n'ont qu'écrit ? Restitutions immenses ! Tel Auteur tragique restituera trois cens vers à des Poètes inconnus ; deux plans à deux Poètes célèbres ; un dénoûment à celui-ci ; des scènes entières à celui-là. Un Profateur rendra à des livres pourris des pensées rajeunies & colorées , à un Sermonaire oublié deux chapitres d'un Roman qu'on oublie ; à tous ceux à qui il ouît dire du joli, presque tout ce qu'il a écrit de joli ; à l'*Anglois* des beautés sublimes ; à l'*Italien* des beautés touchantes : & peut-être l'Ecrivain le plus présomptueux, dépouillé de tout ce, qui n'est pas lui, sera-t'il le premier étonné de son néant.

Aujourd'hui on a le loisir d'écrire : mais on n'a ni le tems, ni la force de penser.

On

On se borne à chercher des tours, pour cacher le larcin: & on parvient à le cacher; grace à l'infidélité des mémoires, & à la foiblesse des discernemens. C'est pour cela que nos Illustres nous donnent si peu de mauvais livres, & que le siecle en produit si peu de bons.

VIII.

Mes Ouvrages.

Je vous les abandonne tous. Ce sacrifice ne me coute pas: dans le Sein de *Pavis* & du goût, puis-je jeter un œil de regret, sur des avortons nés au milieu des *Sarmates*?

Mais pourquoi PAGE 9. me reprochez vous d'avoir publié les *Lettres de Madame DE MAINTENON*?

*Le Public m'en a scu gré.
Vous m'en appelez l'Editeur.
N'avez vous jamais voulu l'être?
Vous dites que je les ai butimées.*

Je n'entends pas ce mot: mais je vous dis, que j'en ai quittance: & cela est clair.

Vous m'attribuez toute la *Speçtatrice Da-noise*.

Je n'en ai fait qu'une partie: & pour vous
conso-

consoler de votre méprise, j'ajouterai : que ce n'est pas la moins mauvaise.

Vous répétez en mille endroits : Que vous faites peu de cas du *Qu'en dira-t'on*.

Vous l'estimiez en 1751. Mais je vous défie d'en faire aujourd'hui aussi peu de cas que moi.

Vous en critiquez quelques morceaux.

Aux invectives près, je suis assez de votre avis. Mais pourquoi tant de véhémence contre un Livre que vous méprisez ? Le mépris est si froid, & vous l'êtes si peu !

Vous essayez d'en remplir quelques vuides.

Vous avez très-mal deviné.

Vous voulez : Qu'il ne s'en soit fait six éditions.

Cependant il s'en est fait une à *Copenhague*, une à *Berlin*, une à *Leyde*, une à *Amsterdam*, deux à *Francfort*, une à *Bruxelles*, une à *Trévoux*, sans compter une traduction *Allemande* & une traduction *Angloise*. Il est vrai, que cela ne fait pas six. Mais y en eût-il mille, je n'en croirois pas mon Livre meilleur. Vous insinuez : Qu'il est mé-

C

chant,

chant. Qu'il, vous suffise que je l'avoue mauvais. Et permettez moi d'être aussi content de mes sentimens, que je le suis peu de *mes pensées*.

Vous dites: Que de Ville en Ville, de Province en Province, je faisois une nouvelle édition de mon Livre, en y ajoutant la Satyre du Pais, que je venois de quitter, & au premier feuillet le mot de *cinquieme, sixieme édition*.

Je n'ai fait que deux éditions de mon Livre, l'une à *Copenhague*, l'autre à *Francfort*. Rien n'est plus faux que ce, que vous m'imputez: & jusqu'à ce, que vous l'avez prouvé, cela ressemblera fort à une calomnie.

Vous dites: Qu'au sortir de *Saxe*, je mis dans Mes Pensées des choses sur la *Saxe*, que vous ne pouvez lire sans frémir.

Je n'ai jamais été en *Saxe*. Et dans aucune édition de mon Livre, il n'y a un mot sur la *Saxe*. Qui croiroit: Que vous citez des phrases de mon Livre, qui n'y sont point, qui n'y ont jamais été?

Vous dites: Qu'au sortir de *Suisse*, j'ai écrit contre la *Suisse*.

Il y a huit ans, que je n'ai été en *Suisse*: & ce que j'ai dit de *Berne*, où je n'ai jamais mis les pieds, a l'approbation de tous les Sujets de *Berne*. Mais quand j'aurois écrit contre la *Suisse*, quel rôle, que le rôle de delateur!

Vous dites: Que j'ai médit de la *Nation Angloise*.

Vous sçavez: Qu'il n'est qu'un homme en *France*, qui en ait dit autant de bien que moi.

Vous dites: Que mon defaut est, de gâter tout ce que je touche.

Et moi je vous dis: Que votre unique talent est, d'embellir ce que vous touchez: aussi touchez vous sans cesse.

Vous insinuez: Que la vie de *Madame DE MAINTENON* est foiblement écrite.

Vous sçavez bien: Qu'on fait quelquefois imprimer ses brouillons.

Vous dites: Que je fais des Vers.

Je n'en ai jamais fait de satyriques. Je n'en ai jamais fait d'aussi bons, ni d'aussi mauvais, que vous. Comment trouvez-vous ceux-ci tirés d'une épître contre *Dieu*?

On prétend : que de Dieu les Rois sont les images.

Les Anglois pensent autrement.

Ils vous soutiendront hardiment:

Qu'un Roi n'est pas plus Dieu; qu'un Pape est
infaillible,

Il est pourtant assez plausible

Qu'ainsi que dans le Vatican. . . .

Vous m'avertissez de quelques expressions
trop fortes sur les Maîtres du monde.

Avis inutile ! Et dans le besoin, il y a au
Faubourg SAINT-ANTOINE des murail-
les plus éloquentes que vous.

IX.

Le Fou du Roi JACQUES.

PAGE 13. & 14. LA BEAUMELLE *parle*
de moi avec la même modestie, que s'il avoit
un Roi d'Angleterre à faire.

Le trait est charmant : j'en aurois ri, mê-
me en ce lieu, où l'on ne rit point.

„*Le Fou du Roi JACQUES s'étant un jour*
assis sur le trône, on lui demanda : Que fait-
tu là, maintenant ? Il répondit : Je regne.
L'Auteur de Mes Pensées fait plus : il fait
régner.

Celui-ci n'est point mal, quoique pris du
Roi

Roi de Cocagne. A mon attention à réunir ces deux traits, vous voyez, MONSIEUR, que je ne demande pas mieux, qu'à vous louer. Si tout étoit écrit de ce ton là, vous auriez agréablement péché contre les règles du Libelle.

X.

Mes Remarques.

PAGE 15. Vous assurez : Que je *n'ai relevé aucune de vos fautes.*

Je n'en ferai point ici l'énumération : J'écris une Lettre & non un in-folio. Mais, dans *l'Introduction* seule, qui n'est que de quelques pages, j'en ai *relevé* quinze, & dans tout le reste à proportion.

Je n'ai *relevé* aucune de vos fautes ! Pourquoi avez vous donc si souvent profité de mes Remarques dans votre nouvelle édition, où vous annoncés des augmentations, que vous n'y avez pas mises, & où vous avez mis des corrections, que vous n'annoncés pas ? Pourquoi ne répondez-vous, qu'à quelques-unes de mes notes critiques ? Pourquoi y répondez vous en homme piqué de ses erreurs ?

Je n'ai relevé aucune de vos fautes ! J'en ai , sans livres , sans secours , en quelques après-midi , relevé 340. dans les deux tiers du premier volume. Que seroit-ce si j'avois continué ? Ne vous plaignez point de ma sévérité. Rendez grace à mon indulgence. Que ne pourrois je pas dire aujourd'hui de votre silence sur DESCARTES, qui fit une révolution bien digne d'entrer dans votre tableau ? De ce morceau si embarrassé sur la préférence des couronnes ? De la réflexion cruelle, dont vous vous servez, pour excuser les ravages du *Palatinat* ? De la fausseté du principe, que vous imaginez pour rendre raison des *Guerres de Religion* ? De l'article du *Quiétisme*, où il y a presque autant de méprises, que de mots ? Du chapitre du gouvernement intérieur, où les objets les plus intéressans pour des Citoyens, sont passés sous silence ? De cette attention, à rassembler des anecdotes minutieuses, & à omettre les faits essentiels ? De l'inexactitude, avec laquelle ces anecdotes même sont écrites ? Des omissions affectées, de l'ignorance & de la partialité qui salissent à l'envi cette liste d'Écrivains

vains que vous avez tous PARCOURUS, pour
en BIEN saisir l'esprit. (7.)

XI.

Manuscrit.

PAGE 16. Vous conjecturez: *Qu'on ne me confiera pas de Manuscrit.* J'en ai pourtant un assez précieux, & qui m'a été confié. Vous serez convaincu par ma discrétion durant votre vie, que, loin qu'il soit dangereux de m'en confier, il ne l'est pas même de m'en vendre, & il n'y aura que vous qui m'entend.

XII.

La Succession d'Espagne.

PAGE 18. *De tous les Historiens je suis le premier, qui ait sçu & dit la verité.*

En ce moment, vous n'étiez pas Historien. Car que vous avez vous appris de nouveau touchant la succession d'Espagne? Vingt Allemands, autant d'Anglois, l'ont mieux développée que vous. Vous n'avez donc lû que LARREY, LIMIERS, REBOULET? Lisez le Comte d'HARRACH, & les Mémoi-

C 4

res

(7.) Supplément au Siecle de LOUIS XIV.

res DE LA TORRE. Et avant d'écrire vos propres louanges, ressouvenez vous, s'il vous plaît: Que vous avez très-peu de littérature étrangère: & après que vous vous en ferez souvenu, ne déprimés point la littérature étrangère.

XIII.

Négligences d'un Historien.

PAGE 18. *Il importe peu, qu'un historien fasse des fautes légères.*

Toujours des loix relatives à vous-même! Vous auriez grand tort de vous contempler dans celle là. Sans entrer dans des discours ennuyeuses, sçachés: Que l'inexactitude dans les petits faits, rend la fidélité de l'Historien suspecte sur les grands.

Un fait vrai, dites-vous: vaut mieux que cent antithèses. Que n'avez vous toujours eu devant les yeux cette maxime? Vous ne nous auriez pas donné cent antithèses, pour une vérité. Faire des *Anachronismes*, pour amener des *Epi-grammes*; confondre les faits, pour étonner par des contrastes; créer des événemens pour ap-
puyer

puyer des singularités, c'est ce, que vous avez osé mille fois. Vous avez traité l'Histoire en despote; & ce qu'il y a de singulier, c'est: que dans le même-tems, que vous preniez dans des *Annales* la liberté d'un *Poëte*, vous écriviez des Poëmes avec la fidélité d'un *Annaliste*. Ce besoin que vous avés de la fiction pour surprendre & pour plaire, ne prouve ni la justesse, ni l'étendue de l'esprit, & en prouve mal la fécondité. Lorsque *Milord SAINT-JEAN*, (8) vous dît au sujet d'un fait tronqué & embelli de l'*Histoire de CHARLES XII.*

» *Convenez que les choses ne se passèrent pas ainsi.* Vous lui répondites: Et vous *MILORD*, » *convenés, que cela est bien mieux comme je le rapporte.* *Milord* sourit, vous regarda beaucoup, & ne répliqua rien.

XIV.

Le Roi d'Angleterre JACQUES II.

PAGE 19. Vous parlés des motifs qu'eut *LOUIS XIV.* de reconnoître pour *Roi le Prince de Galles.*

Attendés les *Mémoires pour servir à l'Histoire de Madame DE MAINTENON* & à ces

C 5 le
(8) *Pere du Vicomte de BOLINGBROKE*

le de son Tems. Vous trouverez dans le troisième volume des détails, fondés sur des pièces originales, & qui vous instruiront: Vous y verrez: Que la Cour de *Versailles* ne balança pas un moment; vous y verrez: que le *Roi d'Angleterre* n'étoit pas encore mort, que le *Prince de Galles* étoit reconnu. La Reine, malade à *Chaillot*, ne fit aucune démarche pour son Fils. J'en ai la preuve dans des Lettres mêmes de cette Princesse, que je possède en original. Après cela, que penser du conte, que vous débités là-dessus avec Intrépidité? Si vous aviez seulement consulté *les Mémoires de Monsieur DE DANGEAU*, que j'ai actuellement sous les yeux, & dont on m'a confié une partie, vous auriez vû: Que cet éclaircissement que vous offrés au Public, est fort éloigné de la vérité.

XV.

Histoire universelle.

Je vous suis pas à pas, afin que vous ne vous plaigniés point que j'aie décliné le combat. Vous n'avez pas observé cette loi à mon égard; mais vos fautes ne justifieroient pas les

les miennes. En suivant un autre ordre, ma Lettre seroit plus liée : elle n'aura point de jointures : mais aura-t'elle moins de force ?

PAGE 22. Vos apprenés au Public : *Qu'on vous a volé une Histoire universelle depuis CHARLEMAGNE, & que si je sçais, où elle est, vous m'en donnerez plus de 15. Ducats.*

Je vous apprends gratis : que je l'ai vüe reliée en Parchemin, in 4to. entre les mains de *Madame la Duchesse de Saxe-Gothe*, à qui vous l'aviez envoiée, me disoit-on à cette Cour, dans l'espérance d'une Tabatiere de 50. Ducats. A quelle repliche me réduisez-vous ? Ne dégradons point les Lettres : C'est à nous à les annoblir.

On me dit en ce moment : Que vous imprimés à *Colmar*, l'*Histoire de l'esprit humain*. Allons, MONSIEUR, un noble effort ; point d'acreté, nulle flatterie, du vrai, du vrai seul ; point d'entouffiasme : du sang froid ; & je ferai le premier à vous applaudir.

Mais voilà un de vos ouvrages qu'on m'apporte : C'est un *Abregé de l'Histoire universelle*.

Ce

Ce sera fans doute, ce, que vous appellés l'*Histoire de l'esprit humain*. Voyons !

Je viens de lire le premier volume : & assurément, je ne lirai pas le second. Est-ce là ce morceau *volé*, dont vous auriez donné plus de 15. *Ducats* ? Pour un homme entendu, vous auriez fait un bien mauvais marché !

P. S. On me dit: Que vous désavoués cet ouvrage. Eh ! en avez vous fait, que vous n'ayés désavoué ? C'est votre maniere de les reconnoître. On ajoute : Que vous criés: qu'il a été imprimé sur une mauvaise copie. Et ne voyez vous pas, qu'on ne vous impute ni les fautes du Copiste, ni celles de l'Imprimeur ? On ne se mocque que de la confusion, des bévûes, du plan de cette rapsodie. En vérité, on est mal dédommagé d'un si long ennui par six traits brillans : car il n'y en a pas davantage. Vous pouvez m'en croire : je les ai comptés.

XVI.

L'homme au masque de fer.

Vous dites hardiment: *Aucun Historien*

n'en

n'en a parlé. On vous répond avec modestie : *Les Mémoires de Perse en ont parlé.* Vous repliqués fougueusement : *Que les Mémoires de Perse sont aussi obscurs & aussi méprisables, que le Qu'en dira-t'on.* Comme si l'obscurité prouvoit le silence ?

Vous ajoutez : *Que votre Siecle étoit fait en partie long tems avant les Mémoires de Perse.* Comme s'il étoit moins vrai : que les *Mémoires de Perse* en ont parlé avant le *Siecle.*

Vous m'apprenez : *Que ces Mémoires, que vous ne connoissez pas, ont paru en 1745.* Et ce Livre si *obscur* vous tombe justement entre les mains. Vous y trouvés des particularités *étonnantes* sur le Masque de fer. Vous en convenés avec candeur ; mais le croirez-vous vous même ? Vous persistés en même-tems à dire : *Que vous êtes le seul & le premier qui en aviez parlé.* Cités nous un exemple d'une contradiction de cette espèce. Faites mieux : quittés le masque de fer, & rougissés.

XVII.

Réponse à un Sophisme.

PAGE 36. *On annoblira l'humiliation où l'on descend de parler d'un tel critique. On se lavera de l'opprobre, de lui adresser la parole.*

Dois-je répondre à cette insulte ? Oui ! pour les esprits foibles, & pour vous.

Il est mille gens, que de pareils discours déterminent dans leurs décisions. Ils ne peuvent pas examiner ; ils ne sont capables que d'être frappés : & pour les reveiller de leur létargie, il faut les frapper vivement. Ils jugent d'après d'impression du mot, ou du son qui a affecté leurs yeux, ou leurs oreilles. Qu'ils réfléchissent combien ce jugement est injuste. L'homme le plus vertueux, le plus respectable pourroit donc être flétri gratuitement par la plume, ou le ton d'un scélérat, qui auroit trouvé un tour de phrase méprisant. La réputation d'un homme dépendroit des insolences artificieuses d'un autre homme. Voilà ! pour les esprits foibles.

PAGE

PAGE 19. *On annoblira l'humiliation de parler d'un tel critique.*

PAGE 38. *Je demande pardon à Monsieur le Président HENAULT, de mêler son nom au nom d'un homme tel que vous.*

PAGE 55. *On est malheureusement obligé de revenir à un objet bien dégoûtant pour le Public, à LA BEAUMELLE.*

Qu'est-ce que tout cela ? Des injures grossières, des mots vuides de sens : Oui ! vuides de sens. Car que peut-on me reprocher ? De légères imprudences à un âge où les loix les présumant, puisqu'elles ne laissent pas aux hommes toute leur liberté ; quelques hardiesses dans des écrits peu réfléchis ; un abus de la façon de penser indépendante, permise dans les Pais étrangers, où j'ai vécu, & où l'esprit n'a peut-être pas assez de chaînes, comme peut-être il en a trop ailleurs. Peut-on m'objecter de ces traits contraires à l'honneur, à la probité ? de ces traits qui font que les gens scrupuleux répugnent à parler d'un homme ? Mon nom peut hardiment paroître à côté d'un nom respectable : il est sans gloire, mais du moins il est sans tache ;

tache; & j'ai à vivre. Il n'est point humiliant de parler de moi: & qui en parle, n'a nulle expiation à faire. Mais fussai-je un monstre, votre délicatesse seroit encore mal placée. Je suis tous les jours témoin: Que des hommes sans foi, sans principes, sans mœurs, couverts d'opprobres depuis trente ans, font le sujet de la conversation des plus honnêtes gens. Voilà! pour vous.

XVIII.

Reproche singulier.

C'est à peu près avec la même Logique, ou pour mieux dire: le même Aveuglement, que vous me reprochez ma Jeunesse: *Apprenez, jeune homme!* me dites-vous.

Et Vous, *Vieillard!* apprenez: Que la Jeunesse n'est ni un crime, ni un défaut, ni ridicule. *Apprenez:* Combien il est imprudent d'irriter par des insultes, d'aguerrir par des attaques *un jeune homme*, qui n'a pas toutes ses forces, & à qui les combats peuvent les donner. *Apprenez:* . . . Mais, non! je ne veux pas me servir de tous mes avantages. Il faut donner quelque chose à l'opinion publi-

publique. D'ailleurs je ne suis qu'un simple Météore, & vous êtes d'un Astre. Il est vrai: que vous avez passé votre méridien, & que le tems est bien couvert.

XIX.

Tête à tête avec Monsieur le Cardinal
DE FLEURY.

Le détail que vous nous en donnez, n'est pas fort adroit; on y voudroit du vraisemblable. VOLTAIRE parle comme le Ministre: & le Ministre comme VOLTAIRE. *Le Cardinal convint: Que la Constitution d'Angleterre étoit admirable: & il vous semble à vous, qu'il est beau à un Cardinal, à un premier Ministre de France d'avoir fait cet aveu; comme s'il étoit fort rare, qu'un Cardinal, qu'un premier Ministre eût du sens. Voulez vous par là plaire aux Anglois? Rien ne leur est plus indifférent que le jugement d'une Eminence sur leur Constitution: & s'ils pouvoient croire qu'un pareil aveu honore parmi nous la mémoire du Cardinal, ils s'écrieroient avec raison: O Athéniens! vous n'êtes encore que des enfans.*

D

R

Il ajouta: Que c'étoit une machine aisée à déranger.

Il n'y a donc plus rien à admirer! Or comment une pareille inconscience dans la bouche d'un Sage, qui venoit de vous faire le glorieux aveu: Que la *Constitution* d'Angleterre étoit admirable.

LA BEAUMELLE, ajoutez vous par Réflexion, *pourra avancer: Que cela n'est pas vrai.*

Mais non! Je connois LA BEAUMELLE; il ne parle pas si crûment.

Et moi, dites - vous, je le rapporte, parce que cela est vrai.

Et lui, il en doute par respect pour *Monsieur le Cardinal.*

Mais pour un instant, que votre mémoire soit fidele, que prouveroit ce récit? Il prouveroit: Qu'en je ne sçai quelle année, il y auroit eû à *Iffy* entre le *Principal Ministre* & le *principal Poëte de France* une conversation, où je ne sçais comment il y auroit eu des inconsequences & des contradictions. Et cela n'est pas si digne de la postérité, que vous le pensez. Il prouveroit encore: Que le

critique

critique avoit droit de vous avertir d'une facilité à vous laisser éblouir par la grandeur. Si la pourpre ne vous eut imposé, eussiez-vous tenu registre de ces misères? Si le souvenir ne vous en imposoit encore, les consigneriez-vous avec tant de jactance aux races futures?

Du reste, j'approuve très-fort votre attention à refuter le reproche d'avoir un penchant à adorer la grandeur. Vous sçavez ce, que prouve ce penchant.

XX.

Histoire de LOUIS XV.

PAGE 29. *J'ai laissé à mon Roi & à ma Patrie une Histoire de LOUIS XV. Monument! qui ne doit paroître qu'après ma mort.*

Monument! mais les monumens restent. Et vous pensez que cette Histoire, où vous amenez si à propos la mort du *Marquis de **** & les vertus de Madame sa Mere, attendra votre mort pour mourir! J'en ai vû des morceaux: fruits de l'arriere saison! Croyez-moi: brûlez tout cela.

Je ne dis rien du *Sacrifice* que vous vous van-
tez d'avoir fait de la place d'*Historiographe*
de France. Qui ne sçait: que vous l'avez sa-
crifiée à 24. mille Livres de pension? Qui ne
sçait que vous n'avez sacrifié que la gloire,
& que vous avez conservé les appointemens?
Grace que vous devez à un homme très- ca-
pable & plus digne que vous de peindre
LOUIS. TACITE après avoir écrit la vie
de TIBERE, écrivit celle de TITUS.

XXI.

Injures.

PAGE 30. & ailleurs, vous parlez de moi
avec un mépris qu'il est impossible que vous
ayez. Vous m'appellez: *Le dernier des*
Ecrivains.

Que ne mettez - vous à corriger votre
Siecle le tems, que vous avez mis à me dire
des injures. Celle - ci vous plait singulière-
ment: vous la répétez, vous renchérissez.
Vous dites au Public & à *Monsieur KOENIG*:
Que je suis le *plus vil des Ecrivains.* Je me
doutois bien, que je n'ai pas toujours été le
plus

plus mûr & le plus prudent. Mais, le Public & *Monsieur* KOENIG sçavent bien: Que le plus *vil des Ecrivains*, seroit le plus mal-honnête homme, si par hazard le plus mal-honnête homme étoit un *Ecrivain*.

XXII.

Leçons pécuniaives.

PAGE 30. *Tâchez, me dites-vous, d'être dans le cas de profiter de mes leçons pécuniaives: elles sont bien courtes.*

Par quelle fatalité l'esprit vous abandonne-t'il, toutes les fois que vous parlez d'argent? Je conviens que vous pouvez m'offrir en cette matiere & des leçons & des exemples. Mais, du moins j'aurai la liberté du choix.

XXIII.

Evêques.

Apprenez: Que tous les Evêques de 1682. ne s'intituloient pas par permission du S. Siege.

J'avois parlé de l'usage général: & vous me renvoyez à l'exception unique de 1682.

XXIV.

VITTORIO SIRI.

Apprenez: Que VITTORIO SIRI, &c.

VITTORIO SIRI est un des plus infidèles Ecrivains d'anecdotes. Vous attaquez le jugement de tous les Savans. Un homme judicieux ne le lit qu'avec méfiance, & ne le cite qu'en tremblant, Que pensez vous de votre goût pour les réputations délabrées, & de cette aversion pour tous les esprits qui sont debout ?

XXV.

*Le Cardinal MAZARIN.**Apprenez: Que le Cardinal MAZARIN n'a jamais passé pour mal-adroit.*

Il ne s'agit pas de sçavoir : S'il a passé pour tel, mais s'il l'a été. Voyez tous les Mémoires de la Minorité.

XXVI.

L'esprit de Monsieur DE VOLTAIRE.

Je n'ai pas ose avoir un Avis, & LA BEAUMELLE ose juger!

Si

Si dans les quinze ou seize volumes des Oeuvres qui portent votre nom, vous trouvez un seul endroit, où vous n'avez pas *osé avoir un Avis*, je consens de perdre & le droit & la faculté de juger. Relisez vous. Toujours un *Avis* : & heureusement presque toujours *b Avis* d'un autre.

XXVII.

Vers du Duc DE LA ROCHEFOUCAULT.

PAGE 31. *Apprenez : Que vous gâtez les Vers* DE LA ROCHEFOUCAULT.

Quand cela seroit? Mais, pour un Précepteur, vous êtes d'une négligence bien étrange, car je ne veux point accuser votre bonne foi! Ouvrez les *Mémoires du Duc DE LA ROCHEFOUCAULT*, vous trouverez les deux Vers, tels que je les ai cités.

XXVIII.

Les petits - Maîtres.

PAGE 33. *Apprenez : Que les Favoris d'HENRI III. étoient appelés les Mignons, & non pas les Petits - Maîtres.*

D 4

Qui

Qui vous le conteste : On vous a seulement dit: Que le Mignon fut le germe du Petit-Maître. On sçait jusqu'où les Mignons d'HENRI III. portèrent l'abus de la faveur, & du pouvoir. Sous la minorité de LOUIS XIV. CONDE', vainqueur à *Rocroy*, à *Nordlingue*, tout puissant à *Paris*, alloit à la Cour, bravoit la *Régente*, insultoit MAZARIN, faisoit le *Maître*. Une jeunesse vive & étourdie, qui s'étoit attachée à lui, & qui avoit vaincu avec lui, copioit ses hauteurs, se mocquoit des Sous-Ministres, & faisoit trembler l'antichambre. On appella ce Parti & ces jeunes gens les *Petits-Maitres*, dans le même sens, qu'on eût dit les *petits Tyrans*. Et voilà l'origine de ce nom, que vous avez si mal défini, & qui en passant de la Cour à la Ville a si fort dégénéré.

XXIX.

Chose incroyable.

Apprenez: Que ce n'est que depuis 1741. que la Chancellerie Imperiale traite les Rois de Prusse de Majesté.

Qui croiroit que c'est moi qui vous l'ai
apppris,

appris ? Voyez mes Remarques sur le *Chapitre sixieme du Siecle.*

XXX.

Préséance.

Apprenez: Que LOUIS XIV. obtint un désaveu formel de l'action de l'Ambassadeur WATTEVILLE.

Eh! ne changez pas éternellement l'état de la question: il s'agissoit uniquement de sçavoir: si l'*Espagne* avoit cédé la préséance. J'ai dit: Qu'elle promit solennellement de ne la pas disputer. Cela n'est-il pas vrai ?

XXXI.

Monsieur DE LARREY.

Apprenez: Que Monsieur DE LARREY étoit Conseiller Aulique du Roi de Prusse.

Vous battrez-vous toujours armé de colifichets ? (9.) A *Vienne* il y a des *Conseillers Auliques*, comme à *Vienne* il y a un *Conseil Aulique*. A *Berlin*, il n'y a ni l'un, ni l'autre, si ce n'est dans le frontispice de votre *Siecle*. *Monsieur DE LARREY* étoit Gentilhomme

(9.) *Propugnus mugis armatus.*

HORATIVS.

tilhomme ordinaire du premier *Roi de Prusse*. Voyez le titre de son Histoire.

XXXII.

Les Gentilshommes Historiens.

Apprenez: que LARREY n'étoit pas Gentilhomme de LOUIS XIV. comme vous le dites.

Où l'ai je dit ? Pourquoi me créez vous fautes ? J'ai insinué : Que le génie de l'Histoire sembloit avoir jetté un charme d'impuissance, ou de ridicule sur les Gentilshommes des Rois, qui avoient entrepris d'écrire la vie des Rois. Et j'ai cité *Monsieur RACINE*, *Monsieur DE LARREY*, *Monsieur DE VOLTAIRE*, & de ce qu'ils ont tous trois essayé l'Histoire de LOUIS XIV. vous en concluez : Que j'ai dit, que *Monsieur RACINE*, *Monsieur DE LARREY*, *Monsieur DE VOLTAIRE* étoient Gentilshommes de LOUIS XIV. Votre erreur est palpable. Eh bien ! dites vous : que toutes les fois que vous essayez de raisonner, vos conclusions sont à peu près de la même justesse.

Oui ! MONSIEUR, depuis que je lis pour m'instruire, je ne vous lis point sans être

être révolté de votre habitude à penser des inconséquences, de votre hardiesse à les écrire, de votre complaisance à les répéter, de votre mal-adresse à les assortir. Vos Ouvrages sont d'un très-bel esprit : vos ennemis même l'avouent : mais ils sont pleins de traits de petit esprit ; vos amis même en conviennent : de sorte, que je ne suis plus si révolté contre ce Problème, qui peut-être n'en seroit pas un à Londres : *La somme de bel esprit, est-elle égale dans VOLTAIRE à la somme de petit esprit ?*

XXXIII.

Second Déluge d'injures.

PAGE 33. Vous ne me gêtez point dans cette Page-là. J'y suis : *Un insolent, un barbouilleur de papier, un criminel du quel il faut détourner les yeux ; & ailleurs : Un frénétique, un fou furieux, un scélérat absurde, un monstre, un homme digne d'être associé à CAR-TOUCHE.*

Est ce Vous, qui parlez ? Est-ce à moi, que Vous parlez ? Je vous remets avec peine sous les yeux des expressions dont vous rougissez sans doute aujourd'hui que *la Rage* a fait place

place au sang-froid. Eh ! ce misérable livre du *Siecle*, valoit-il la peine, que vous ne fîsiez depuis un an que de *l'Ecume* ?

XXXIV.

Le mot ABSOLU.

Je vous ai dit : *Qu'un Roi absolu, qui veut le bien, est un être de raison.* Vous me repliquez : *Que ma Remarque est punissable.* Réponse assez *absolue* & sans doute, pour mon *bien*.

N'abusons point des termes; soions vrais. *Roi absolu*, signifie ordinairement : Un Prince qui n'a de Loi que sa volonté; qui ne reconoit rien de supérieure à la force; a qui la constitution de l'état donne, ou permet *un Pouvoir arbitraire*. C'est le sens que vous donniez a ce mot; C'est le sens que lui donne BACON; C'est le sens que lui donent tous les *Politiques* & tous les *Grammairiens*; C'est en ce sens, que je combattis votre servile proposition.

Il est une différence entre *Absolu* & *Arbitraire*. Je la fai, & il n'a tenu qu'à vous de l'apprendre. Vous l'avez vue, il y a trois
ans,

ans , dans ce *Livre si méprisable & si obscur* , en ces termes :

La Supériorité des forces légitimes, ou illégitimes, donne le Pouvoir absolu. Ce sont les Mœurs, qui l'empêchent d'être arbitraire. Les Lois gouvernent les peuples, quand les Mœurs gouvernent les Princes.

Vous n'avez point admis cette *Distinction*. J'ai donc pris le mot dans sa plus grande Généralité. Je l'ai pris dans le sens que HOBBS y attache, dans l'acception que vous avoïez vous même. (10.)

Voions donc ce, qu'est *un Prince absolu*, dans le sens de HOBBS & le *Votre* !

Un homme, qui peut faire toutes choses impunément, & sans commettre d'injustices. Un homme, dont les Edits seuls & non la Loi de nature peuvent aprendre aux sujets, ce que c'est que Larcin, Meurtre, Adultere, Vice ou Vertu. (11.)

Je

(10.) Supplément, Page 43. Ligne 25. & 26.

(11.) Page 96. & 105. du *Traité du Citoyen*, imprimé à Paris en Latin, en 1642. avec Approbation du Censeur & Privilège du Roi.

Je dis: *Qu'un homme, qui peut cela, ou croit le pouvoir, & qui veut le bien, est un être de raison.*

Vous me répondez: *Que c'est un crime punissable.*

Je vous réplique: Que la foudre qui m'écraseroit, écraseroit la Vertu, qui n'est autre chose: que l'observation des Lois naturelles & des Lois civiles; que HOBBS anéantit; écraseroit cette Religion, si utile à la puissance & à la soumission envisagées dans leurs rapports reciproques; écraseroit tous nos *Chanceliers* BELLIEVRE, L'HOSPITAL, DU VAIR, SEGUIER, D'AGUESSEAU, qui se sont tous accordés à nous donner de l'autorité suprême des idées propres à conserver l'autorité suprême; écraseroit tous nos Rois; HENRI IV. qui disoit: *La première Loi du Souverain est, de les observer toutes. J'ai deux Souverains. DIEU ET LA LOI. (12.)* LOUIS XIV. qui disoit: *Qu'un Roi de France, devoit être obéi de ses sujets, & obéir à la Loi. (13.)* LOUIS XV. dont la première Loi est la

Mode-

(12.) Mémoires de SULLY, Tome I.

(13.) Réponse au Roi d'Espagne.

Moderation, & qui dans le dispositif de ses Edits toujours conformes aux Loïs, rend avec bonté compte de ses motifs à son peuple. Compte! qu'il ne doit qu'à Dieu

Vous ajoutez: *Qu'en vous rapellant aux Maximes de l'autorité légitime, j'outrage LOUIS XIV. & LOUIS XV.*

Intolérant que vous êtes! Vous mêlez par tout *les Rois & les Dieux*. Je suis las de vos leçons.

Apprenez de moi: Qu'on n'outrage point ce, qu'on respecte & ce qu'on aime.

Apprenez: Combien il est lâche, (je cherche envain un autre terme,) de donner le sens le plus coupable, aux paroles les plus innocentes.

Apprenez: Que la *Constitution françoise est monarchique*, & que la *Constitution monarchique*, est celle: où le peuple est gouverné par les Loïs, conservées, données, exécutées par un homme, dont l'*Autorité rend les forces du corps les forces de chaque particulier*; comme le dit le *Précepteur du Grand Dauphin*. (14.)

Appre-

(14.) BOSSUET, Politique sacrée, Page 431.

Aprenex : Que la *Monarchie* n'est point l'état, où tout est conduit par la *fantaisie absolue* d'un seul, comme le veut le *Précepteur* de l'infortuné CHARLES I. le même HOBBS, qui est réduit page 114. à ce Blaspème : *La Tiranie n'est pas une sorte d'état diverse de la Monarchie légitime.*

Aprenex : Que celui qui dit : Que le *Roi de France* n'est soumis à aucune Loi ; lui fait le même outrage, que l'Impie fait à Dieu, en disant : Que Dieu n'est pas soumis à ses perfections. Dieu est indépendant, parce qu'il est lui-même sa nécessité. Le *Roi de France* l'est aussi, parce qu'il n'est nécessité que par la Loi ; qui, n'est autre chose : Que la raison écrite & appliquée aux besoins des sujets.

En *Angleterre*, le Roi n'a qu'une partie du pouvoir : En *France*, il a tous les pouvoirs ; En *Angleterre*, il est soumis à toutes les Lois du conseil souverain de la Nation : En *France*, il n'est soumis, qu'à la *Loi Salique*, à la Loi d'inalienation, aux promesses, qu'il jure à son Sacre, aux conventions formelles, ou traites, relatives au bien

de

de la société, à ces Loix fondamentales, qu'on ne peut changer, qu'on ne peut violer, qu'en ébranlant tous les fondamens de la terre; après quoi il ne reste que la chute des Empires. (15.) Oui! il y est soumis, mais, de manière à ne pouvoir être contraint de s'y soumettre. Et voilà! ce qui distingue le Monarque du Despote & de l'Archonte.

Vous avez près de soixante ans, & vous ne savez pas: Que nous en avons un! Vous aimez LOUIS XV. donc il n'est pas absolu; car s'il étoit absolu, vous le craindriez en esclave; & si vous le craigniez en esclave, vous ne l'aimeriez pas en enfant.

Decidez à présent: La quelle des deux Remarques est criminelle; Ou de la votre, ou de la mienne? Je serois bien fâché que la votre fut punie; mais il seroit bien fâcheux, qu'elle ne fut pas punissable.

Un Roi absolu, quand il n'est pas un monstre, ne peut vouloir, que la grandeur & la prospérité de son état.

Un homme qui peut tout, veut toujours le mal. (16.) Les ANTONINS, le TRAIAN

E de

(15.) BOSSUET, Politique Sacrée.

(16.) Non coeunt virtus et summa potestas;
Semper metuet, quem saeva pudebunt.

de PLINE, & le *voire*, ne l'ont point fait, parce qu'en montant au trône ils se sont interdits le pouvoir de le faire, en se soumettant aux Lois.

Mais, parce qu'il faudroit excepter deux ou trois Souverains entre mille, ma proposition en est-elle moins vraie? Et faut-il se nourrir de Poisons, parce que tous les Poisons ne sont pas mortels?

Puisque vous vous obstinez à défendre le *Roi absolu*, qu'il me soit permis de combattre votre Fantôme, & de venger la Religion, la Patrie & l'Humanité. Un parallele suffit.

Suivant HOBBS: *Le Roi*, ou le *Roi absolu*, car il dit formellement: que ces mots sont Synonymes, est un homme, qui ne peut jamais être tenu par son Serment a aucune obligation. (17.)

Suivant *la lumiere naturelle*: Le Serment est le plus fort des liens, puisque les promesses sous Serment, ont pour garant le premier des Etres.

Suivant HOBBS: Un Roi est toujours Souverain même dans les *Monarchies* les plus limi-

(17.) Citoyen, Page 10.

limitées, tant qu'il lui reste un sujet qui demande le renouvellement du contrat. (18.)

Suivant *la Loi naturelle*: Il étoit permis aux *Polonois* mécontents de dethroner AUGUSTE & de choisir STANISLAS.

Suivant HOBBS: Un Roi peut malgré des Conventions jurées solennellement donner la Couronne à qui bon lui semble, la vendre, l'engager, la preter.

Suivant *la lumiere naturelle*: Le Roi est au Roiaume, comme le Roiaume est au Roi; Et suivant *nos Loix*: Le Roi ne peut nommer son héritier, ni aliener son Empire, pas même pour le rachat de sa liberté.

Suivant HOBBS: Les hommes naissent dans un état de guerre de tous contre tous, & surpassent en Barbarie & en rapacité les loups, les tigres & les vautours; D'où il conclut: Que tous doivent obéir à un.

Suivant *la lumiere naturelle*: Les hommes naissent sociables. Et si tous les hommes sans exception, étoient méchans, les Rois le seroient aussi; & si les Rois l'étoient, il ne faudroit pas confier à une égale volonté de faire

E 2

(18.) Citoyen, Page 109.

le mal toutes les forces, tout le pouvoir pour l'exécuter. Le principe de HOBbes porte donc essentiellement contre la *Majesté* des Rois.

Suivant HOBbes: Le bien, ou le mal, le juste, ou l'injuste est ce, que le Roi déclare tel; Et le péché est ce, que l'on fait, ou que l'on néglige de faire d'opposé à la raison de celui qui représente l'état.

Suivant tous les hommes: (HOBbes & VOLTAIRE exceptés.) Un Roi peut être surpris, être prévenu, se tromper, Le bon & le mauvais, le vrai & le faux, le vil & le beau dependent de la nature même des objets.

Le péché est pour l'*Homme*, la violation des *Lois morales*; pour le *Sujet*, la violation des *Lois civiles*; pour le *Chrétien*, la violation des *Lois gravées dans le livre que Dieu a écrit.*

Suivant HOBbes: L'usurpateur du trône, est absous par le trône même.

Suivant *la lumiere naturelle des François*: Nous devons répandre jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour chasser du trône *les GUISES*, & pour y placer *les BOURBONS.*

Suivant

Suivant HOBBS : Le Roi ne peut faire d'injure à aucun particulier : parce que l'injure n'étant autre chose, que l'enfreinte des Pactes accordés, là où il ne peut y avoir aucun Pacte, il ne peut y avoir d'injures.

Suivant *la lumiere naturelle des François* : Le sujet doit au Prince subvention & fidelité ; & le Prince lui est debiteur de justice.

Suivant HOBBS : *La Loi naturelle*, est *la Loi civile*, & *la Loi civile*, la volonté du Roi. *Les Préceptes du Décalogue* sont des *Lois naturelles*, auxquelles le Prince ne fau- roit être obligé.

Suivant *les François* : Les Lois du *Monar- que* sont subordonnées aux Lois d'un Dieu.

Suivant HOBBS (19.) : Un Roi peut or- donner à ses sujets le culte qu'il voudra.

Suivant *les François* : Le Roi est maître de sa créance, & ne l'est point de la créance de son peuple. La Religion ne dépend que de l'être bienfaisant, qui l'a donnée, & de la conscience, qui l'a reçue.

Mais, en voila, assez pour vous prouver : Qu'il n'est pas possible ; Que *le Roi absolu de*

E 3

HOBBS,

(19.) *Chapitre VI. du Corps Politique.*

HOBBS, ce Roi, qui lui a fait dire tant d'absurdités, n'en fasse toujours lui-même. Les droits du *Roi absolu* sont elle des crimes; & ses actions pourroient être des vertus?

Le Roi absolu, dites vous avec ce ton décisif, si propre a creuser les sujets; *Le Roi absolu*, peut se tromper sur le choix des *moïens*.

Et voilà ce, qui fait le monstre politique. L'envieux dans les *moïens* a les effets de la méchanceté. Qu'importe la diversité du *choix*? Que m'importe à moi, d'être deveré par une buse, par un renard, ou par un ours?

Le Roi absolu, le Roi de HOBBS, se trompe nécessairement: Dès qu'on n'est plus rappelé au vrai par aucune Loi. La raison, la volonté n'ont plus de point fixe. On erre à la merci des passions impétueuses, comme un *Pilote* sans *Aiman* au milieu d'une mer agitée.

Mais, pour un moment, que le *Roi absolu* ne se trompe pas; qu'il réunisse au suprême degré la bonté de cœur & la justesse d'esprit; qu'il soit un de ces hommes que vingt Siecles appellent,

apellent, dont un instant jouit. Avec ces qualités, il pourra gouverner un vilage. Gouvernera-t'il un Empire? Non! Parce qu'il sera forcé de déléguer & de subdéléguer toutes les parties de son autorité à des hommes, qui ne lui ressembleront point. Pensez de la nature humaine aussi favorablement, qu'il vous plaira: il sera toujours vrai: Que la bonté de cœur & la justesse d'esprit, si rares, séparées, sont infiniment plus rares, unies: Et sans l'accord de ces vertus, l'arbitre & les sousarbitres abusés, ou méchans, n'opprimeront ils pas toujours par *le choix de moiens imprudens*, au criminels?

Il n'est pas de la nature, qu'on veuille le mal de son Roiaume.

Je vous l'accorde. Je n'ai pas besoin de toutes mes armes, pour vous battre. Mais, on veut sa propre gloire, & cette gloire est *le mal du Roiaume.*

On est indifférent sur le bien: parce qu'on ne pense qu'au grand, & cette indifférence est le second des *Maux.*

On suit ses Préjugés; on écoute les Flat-

teurs; & l'on tombe dans une *Tiranie ouverte, ou secrette.*

L'on est, ou froid comme PHARAON; ou furieux comme CALIGULA; l'on opprime avec sagesse; ou, l'on abat d'un seul coup la tête du peuple Romain.

Citez un Prince absolu, qui ait fait le bien de son pais. Vous en trouverez peut-être, qui l'ont voulu; aucun qui ne l'ait méconnu.

Cette Proposition: *Je suis au dessus des Lois & de la Raison*, bien gravée dans un cœur, n'enfante, ne peut enfanter que des crimes. Avec ce sentiment, il étoit aussi impossible à NERON de faire bien, qu'il étoit à TRAIAN de faire le mal, avec cette Maxime qui rendit la vie aux Lois: *Vel pro me; vel in me.* Frein unique des Empereurs paiens; Frein auquel la Religion chrétienne en a substitué un plus puissant.

S'il est peu de TITUS, il n'est plus de
NERONS.

XXXV.

Le mot DESPOTIQUE.

J'observai: Que vous employiez ce terme mal

à propos : Vous me dittes : *Que vous ne savez pas, pourquoi il à changé de signification.*

Ouvrez vos *Racines grecques* & vous verrez : Que l'usage m'a fait que ramener ce mot à sa première energie.

Si vous conoissiez les droits du Gouvernement seigneurial : Vous ne demanderiez avec ce faux ton de l'Ignorance le plus vraie : *Pourquoi un mot, qui dans son origine signifioit le Pouvoir d'un VALAQUE DE TRANSILVANIE, signifie aujourd'hui un Pouvoir absolu, & même tirannique ?*

Il étoit plus court, de vous conformer à l'usage. Le Chagrin d'une petite faute de Grammaire, ne vous auroit pas dicté deux Pages pleines de fautes de raisonnement.

On s'étoit contenté de reconnoitre deux especes de Gouvernement; on est parvenu à imaginer une troisieme forme d'Administration naturelle, à la quelle on à donné le nom d'Etat despotique.

Voilà l'Exorde d'une petite excursion politique, que vous m'offrez a moi, qui vous ai si souvent dis : *Que vous savez peindre; & si sou-*

E s

vent

vent prouvé : *Que vous ne savez pas réfléchir.* Croïez vous me tendre un piège, en m'engageant à m'expliquer sur ces matieres ?

Voulez vous me persuader : *Que Paris est Constantinople,* & que le sujet libre d'un *Monarque cheri,* ne peut sans crime s'écarter du langage de l'Esclave tremblant d'un *Sultan* redouté ?

Eh ! mes malheurs mêmes m'ont appris : Qu'il est une différence infinie entre des Princes, dont le nom même â du Pouvoir, & des Princes, presque aussitôt egorgés, que concûs ; entre un *Ministre surpris,* & un *Visir furieux ;* entre un *Magistrat* dépositaire des ordres, & un barbare *Kiaya ;* entre un *Commandant* fidèle, & un féroce *Aga de Janissaires.* En *Turquie* on doit toujours pâlir, craindre tout, se taire & craindre encore. En *France* on ne doit craindre, que soi même & la calomnie. Ici est défendu d'être imprudent : Là il n'est pas même permis d'être homme. J'écarte donc les cendres trompeuses & je fais voler jusqu'à vous les étincelles de la vérité ; & je dis sans crainte, comme sans temerité : *Que vous attaquez une division générale-*

nérale-

néralement recuë; & qu'il est faux: Que le *Despotisme* ne soit que l'abus de la *Monarchie*. Constitution entièrement différente; autres principes; autre éducation; autre objet; autre ressort.

Il y à là dessus un assez bon livre, qu'à paremment vous avez PARCOURU, comme vous avez fait *les Ecrivains de France*. Lisez le, & quand vous l'aurez lû, relisez le: & quand vous l'aurez relû, relisez le encore. Vous y apprendrez à penser & dût en frémir le reste de *votre Cabale*, à écrire.

Vous y verrez: Qu'il est affreux de dire: Que la *Constitution turque*, n'est que la *Constitution françoise* corrompüe.

Les hommes ont tant de pente à l'Esclavage; L'Esclavage est si dépopulateur, si funeste à la *Religion*; si dangereux pour la *Vertu*, qu'on ne sauroit leur inspirer trop d'horreur pour la *Tivanie*. Et unique moyen de les éloigner de cette *Tivanie*, c'est de ne pas confondre la *Monarchie* avec le *Despotisme*, & de fixer les bornes qui les separent.

Vous faites l'équivoque de HOBBS; Vous allez au même but, mais, par un che-
min

min différent : HOBBS croïoit les hommes infiniment méchans ; VOLTAIRE les croit infiniment bons. HOBBS disoit : Qu'il n'y a point de *Monarque*. VOLTAIRE dit : Qu'il n'y a point de *Despote*. Et VOLTAIRE & HOBBS se réunissent, a poser le *Gouvernement arbitraire*, comme le meilleur.

Que produisit le *Sophisme de l'Anglois* ? La perte de ses deux disciples. L'un perdit la vie ; & tous deux le Sceptre, pour avoir crû, ce que HOBBS avoit si souvent porté a leurs oreilles : *Il n'est nulle différence entre l'autorité d'un Monarque, & l'autorité d'un Despote*.

C'est donc ébranler le trône, que de lui ôter les fondemens de l'obéissance éclairée par les Lois & subordonnée à l'honneur, pour lui donner l'étai fragile de l'obéissance passive, de l'obéissance aux caprices, de la volonté, ou aux impressions de la terreur.

On s'est imagine sur de fausses Relations de Turquie & de Perse: que la seule volonté d'un Visir tient lieu le toutes les Lois.

On ne se l'est point imaginé. On ne s'est point

point *imaginé* : Que le Czar PIERRE I. offrit six têtes a l'*Envoïe de France*, pour celle d'un de ses domestiques, que le Czar avoit coupée par m'égarde. On ne s'est point *imaginé* : Qu'à son retour en *Russie*, il exposa sur les remparts de *Moscou*, quatorze mille têtes tranchées par la main des Bureaux.

On a crû sur de Relations unanimes, par conséquent vraïes : Que les *Lois turques*, n'étoient que la volonté actuelle du Maître du plus nombreux *Harem*. On a excepté les *Lois de Religion*, dont le propre est d'assujettir la main à qui tout obéit. On a dit : Que le *Visir* étoit ordinairement l'opresseur. C'est le *Sultan* qui veut, ou, qu'on fait vouloir. C'est le *Visir* qui frappe. Le *Visir* fait couler des ruisseaux de sang ; trembler les grands ; frémir les petits. Le *Sultan* caresse dans les bras de ses *Odaliques*, ne fait pas seulement si ses *Esclaves* sont malheureux. Peut-être n'apprend il que par les coups de Canon du *Sérail*, les meurtres du grand *Eunuque* noir. Il ne veut que le bien lui ; il n'aime que la justice ; il ne respire que la tranquillité & la paix ; il venge Dieu & MA-

HOMET :

HOMET: desorte que d'ordinaire le *Turc* est parfaitement opprimé par le meilleur enfant du monde.

On s'est imaginé : Qu'aucun Citoyen ne possède rien en propriété dans ces vastes païs : comme s'il étoit possible , qu'un état subsistât , sans que les particuliers fussent maîtres de leurs biens ?

Sparte subsistoit sans cela : pourquoi pas la *Turquie* ? A *Sparte* tous les biens appartiennent à la *Patrie* , qui les distribue à ses enfans ; à *Constantinople* au grand Seigneur , qui les donne , ou les conserve à ses Esclaves. Dans ce malheureux païs , on n'a pas même d'idée de propriété ; pas un mot qui l'exprime ; pas un *Jurisconsulte* qui la réclame. Et l'on n'imagine nul inconvénient à faire le même homme maître des têtes & des terres.

Comme si les hommes s'y étoient assembles pour dire à un autre homme : Nous vous donnons un pouvoir absolu sur nos femmes, sur nos enfans, & sur nos vies.

Remarquez : Que je ne vous en imposois point, quand je vous disois : Que vous preniez

niez le mot *absolu*, dans le sens, plus odieux. Mais, si la supériorité des forces, l'usage immémorial, l'indolence du peuple, ne suffisent pas pour constater le Pouvoir enorme du *Despote*, s'il faut absolument ce lâche & solennel abandon de tous à un, apprenez: Que cette formalité ne manque pas même au *Despotisme*.

Un Siecle passé vit *un Peuple chrétien* s'assembler & dire à un autre chrétien avec le plus redoutable Serment:

„ *Nous vous donnons tout Pouvoir sur notre vie; sur nos biens; sur notre sang, & sur le sang de nos enfans.* „

Comme s'il n'y avoit pas chez ces peuples des Lois aussi sacrées, aussi réprimantes, que chez nous.

Les Turcs sont donc aussi heureux, que *les François*; ou *les François* aussi malheureux que *les Turcs*. Si c'étoit une vérité, il faudroit nous la dérober.

Mais, dans l'âcreté de votre cœur, vous calomniez *la Patrie* même: ne pouvant la faire esclave, vous voudriez lui persuader: qu'elle l'est. Vous hazardez un parallele qui
destruit

détruit toute autorité. Vous comparez une Constitution qui se perfectionne, tous les jours avec une Constitution qui se devore sans cesse elle-même; un peuple libre, avec un peuple machin; des Lois uniquement faits pour le bonheur de celui qui obéit, avec les délires inconstans de la stupidité.

Qui croiroit: Que ces deux propositions sont sorties de la même bouche:

Les Turcs ont des Lois, aussi sacrées que nous!

Je voudrois être Esclave, & que tous les hommes fussent libres; C'est à dire: Soumis aux Lois seules, qui est la seule maniere de l'être.

On à confondu exprés les abus de la Turquie & les Lois de la Turquie. Aparemment l'Homme du Siecle.

Apprenez, o VOLTAIRE, & n'oubliez jamais: Qu'il est très-dicile, que cet on, dont vous parlez ici, fasse une équivoque, & impossible, qu'il l'a fasse exprés.

En faisant la *Satire* du Gouvernement despotique qui est le droit des Brigands, on a fait celle du monarchique, qui est celui des Peres de famille.

En disant: Qu'en *Turquie*, on à de la crainte; en *France* de l'honneur. On a fait la *Satire* de la *France*! Cela est très neuf.

Un

Un Roi de France est il un MAHOMET II. qui va chercher un concombre dans le ventre de six Schiglans ? La Loi turque qui donne aux Maîtres droit de vie & de mort sur des Esclaves, est-elle un simple abus ? & peut on dire ? Qu'il y à des Esclaves dans un Roïaume, ou tout Esclave devient libre.

Avoüez le plaisir d'avilir votre Patrie. Le chagrin d'imaginer un peuple heureux, dans le tems que vous ne l'étiez pas ; la rage de critiquer, d'abatre tout ce, qui n'est pas vous, vous ont dicté le *Panegyrique du Turc & de ses Loïs sacrées.*

Vous verrei toujours de tels sentimens ? Quel en est le fruit ? L'aveuglement & la Dérailson. Vous déprimez la découverte des trois Gouvernemens. Que ne donneriez vous pas pour l'avoir faite ? Les principes y auroient perdus. Vous les auriez étalez, & on les à demontrez. Vous les auriez vernis ; & on leur à laissé leur noble simplicité. Vous en auriez méconnu les principaux effets ; & on en à vû tous les effets. Ils auroient eû les bornes de votre esprit, & ils ont tout produit dans les fécondes mains du Créateur.

F

Ces

Ces vérités vous aigrissent : N'importe !
Elles resteront. La Lire d'APOLLON portoit
les loiianges des Dieux immortels aux oreil-
les jalouses des audacieux enfans de la terre.

XXXVI.

BROUSSON.

PAGE 35. Apprenez : *Qu'il est faux, que
tous les Catholiques de Languedoc avoient que
BROUSSON ne fut roüé, que parce qu'il étoit
hérétique. BRUEYS, dans son Histoire des trou-
bles des CEVENNES, parle d'intelligence, avec les
en Nemes.*

10. On vous parloit des tems modernes,
où la prévention avoit disparu, & où les
cris de Parti n'étouffoient plus les gémisse-
mens de la vérité.

20. *L'Abbé BRUEYS, votre Garant, avoit
tout le zèle d'un Profélite, & tous les défauts
de ce zèle. Il avoit commencé à croire à la
Religion Catholique dans un âge, où il est
bien tard pour commencer. Après avoir été
le Deserteur de ses Freres, il osa être le
Panégyriste de leurs Perfécuteurs.*

30. Son

3°. Son *Histoire du Fanatisme des CEVENNES*, dont vous connoissez mal le Titre, est méprisée des Curés, même de Village. BRUYES étoit comme un *Histoviographe*, payé pour ne pas écrire la vérité.

4°. Si vous aviez lû la vie, les écrits, les Lettres au Roi, les dernières heures de l'infortuné BROUSSON, vous auriez respecté sa mémoire. Un mensonge, l'eût fait échapper au Détachement qui le cherchoit: & il ne voulut point racheter sa vie par un mensonge. C'étoit donc un *Fanatique*, direz vous. Ce n'est pas à moi à vous répondre: Mais, BROUSSON fit ce, que *Saint AUGUSTIN* disoit: Qu'il falloit faire; & ce que *Saint PIERRE* ne fit pas. Un homme si vrai pouvoit-il entrer dans ces complots tissus par le mensonge & par le crime?

On usa avec lui d'une vigueur extrême. Ce fut une Cruauté, plutôt qu'une Injustice.

Réflexion injuste & cruelle! Toute *Cruauté* est une *Injustice*: & si elle ne l'étoit pas, j'aurois encore mieux une *Injustice*, qu'une *Cruauté*. Mais dans le supplice de BROUSSON, l'une & l'autre se réunirent. *Ces intel-*
F 2 *ligen-*

ligences, dites vous, étoient peu de chose: mais telle, étoit la Loi. Vous vous trompez. La Loi n'étoit pas telle; Les Edits ne portent que peine de mort contre les Prédicans. La Loi étoit dure, continuez vous, mais, il n'y eut rien d'arbitraire dans le Jugement. Condamner un homme à être rompu vif pour peu de chose! Monsieur de BAVILLE sentit toute l'atrocité des ordres du Ministre. Il différa l'exécution d'un Mois. Nouveaux ordres de la Cour très-précis. Monsieur de BAVILLE en adoucit la rigueur: BROUSSON fut étranglé. Et la Cruauté ne se joua que de son cadavre & de la Pitié. Voilà un fait que vous ne sçaviez pas! En voici un autre! Que je me dédommage de l'ennui de vous répondre par le plaisir de vous instruire.

La mort de BROUSSON produisit les CAMISARDS & les convulsions. BROUSSON, homme éclairé, s'étoit aperçu: Que les *Lectres pastorales & prophétiques* de JURIEU faisoient de fortes impressions sur l'esprit bouillant de ces Montagnards, dont le cerveau étoit affoibli, l'ame roidie par la Persecution. Il s'opposoit aux progrès du mal, & donnoit

donnoit à ce peuple des consolations présentes, pour qu'il n'en cherchât pas dans l'avenir. Son zèle réussit, & pendant sa vie JURIEU prophétisa en vain. Après la mort de BROUSSON, qui arracha des larmes à ses Bourreaux, les CEVENNES n'eurent plus de guide: ceux qui les prêchoient furent effrayés par le supplice de leur principal Pasteur, & se retirèrent. Des Bergers lûrent dans la BIBLE: qu'il viendrait un tems où les pierres même parleroient: ils s'érigerent en APOTRES, & parlèrent. Leurs pieuses absurdités furent écoutées, & frappèrent vivement un peuple encore plus pieux & plus absurde qu'eux. On crut en JURIEU, parce qu'on ne voyoit plus BROUSSON. Les Bergers eurent des extases & des visions: le troupeau en eut aussi. L'Abbé du CHAILAR fit écraser entre deux poutres la tête de cinq, ou six enfans de PROPHETES. Quelques Bandits prirent les armes, & joignirent aux convulsions de la piété les convulsions du désespoir. Voilà l'origine de cette guerre des CAMISARDS, qui causa une diversion si funeste à la France, si favorable à nos ennemis.

Heureusement ces actes d'autorité, détestables enfans du *Monachisme*, ne sont plus de nos jours. Mais, sous LOUIS XIV. ils étoient fréquens. Ne les oublions pas, si nous ne voulons qu'on les renouvelle un jour. On n'osa les *Dragonades*, que parce qu'on ne se souvenoit plus de la *Saint BARTHELEMY*. Rendons grace à ce *Prince chéri*, dont la première Loi est la Modération; Rendons grace au Commerce, qui a rapproché le *Languedoc* de la Capitale. Ce n'étoit qu'à 150. lieues de *Paris*, que LOUVOIS pouvoit envoyer des ordres du *Roi*, ignorés du *Roi*. & noyer dans le sang cette race proscriete, à qui la *France* doit LES BOURBONS. HENRI IV. dit à ceux qui lui représentoient, qu'il n'y avoit que deux lieues de *Charenton* à *Paris*: *Ventre saint-gris!* Je veux qu'il y en ait quatre. Le Commerce à dit: Je veux qu'il n'y en ait que 50. de *Paris* à *Montpellier*. Encore un peu de tems & la *Philosophie*, & l'*Humanité*, & la *Religion* même racourciron cet espace. Oui, dans un *Siecle*, quand on verra LOUVOIS traiter les plus belles *Provinces de France* comme

comme il avoit traité le *Palatinat*, on croira lire l'Histoire de *Perse*, & non celle d'un Roi, qu'en *France la Politique* considérera toujours avec Admiration; les *Arts* avec Amour; la *Religion* avec Respect.

XXXVII.

Mot de LOUIS XIV.

LOUIS XIV. n'a jamais dit à Mylord STAIRS, „*J'ai toujours été le Maître chez moi, & quelquefois chez les autres.*”

Et pourquoi ne l'a-t'il pas dit ?

Parce qu'il ne l'avoit jamais été chez les Anglois.

De sorte, que *autres & Anglois* sont chez vous Synonimes. Comment n'avez vous pas vû, que par cela même le mot de LOUIS XIV. est plus fort, plus beau, moins insultant? „*Prenez garde: Que ce Port de Mardik, ne me fasse ressouvenir: Que la Hollande m'offensa un instant, un instant après fut envahie.*”

Voilà ce qu'auroit dû vous dire le Conti-

nuateur de ces Remarques, que j'eus la foiblesse de commencer.

Il eût pû ajouter: Que trois jours après cet entretien, *Mylord STAIRS* en fit le Récit en présence de *Monsieur de CREBILLON*, qui assure encore aujourd'hui: Que le *Lord* le finit par ces mots: *Et la vieille machine m'en imposa*. Ce qui prouve en passant: Que vous connoissiez mal *Mylord STAIRS*, quand vous disiez à *Monsieur le Président HENault*: *Que ce mot auroit attiré au Roi une Réponse très-désagréable de la part de l'Ambassadeur*.

Au lieu d'entrer dans ce détail, mon Continuateur vous dit avec une fécheresse que je désapprouve: *Je sçai de science certaine que LOUIS XIV. tint ce Discours*. Sans doute plein d'Estime pour ce Livre de *Monsieur le Président HENault*, où tout est vrai, & rien inutile, il fut indigné: qu'à un témoignage si précis vous opposassiez ces mots orgueilleux: *Je sçai de science certaine que LOUIS XIV. ne tint pas ce Discours*.

Aujourd'hui vous rapportez une conversation, dont le Résultat est: Que *Monsieur le Président HENault*, vous promit de supprimer ce
 Trait.

Trait. Il ne vous le promet point : *Je le sçai de science certaine* ; sans compter, que ce Trait se retrouve dans les trois Editions de son Livre, faites depuis cette prétendue promesse.

Après cela vous entrez en Fureur ; & vous me dites à moi : *Vous n'êtes qu'un menteur*. Avant de l'écrire, avant de le penser, vous auriez dû commencer par vous assurer si la Remarque étoit fautive, & ensuite si j'étois réellement l'Auteur des Remarques des deux derniers Volumes. On vous l'avoit dit : Un simple rapport suffisoit-il ? Il vous suffisoit sans doute, pour en imposer au pouvoir. Mais, de la plus longue Lettre de cachet, au plus court démenti, il y a bien loin. Vous me le donnez complet, répété, imprimé. *Ce n'est point avec moi*, dites-vous : *qu'il faut ménager les termes*. Il faut les ménager avec tout le monde ; il faut les ménager même à *Leipsick*, où l'on peut ne pas toujours être ; il faut les ménager même avec l'homme, qui est dans les fers. Il faut les ménager. On vous l'a dit avec tant d'énergie ! Faut-il encore vous le répéter ?

XXXVIII.

Les Rangs en Prusse.

PAGE 41. *Apprenez: dites vous, avec une ignorante Fierté: Que dans les Etats du Roi de Prusse, les Magistrats sont bien loin de disputer quelque chose aux Officiers.*

Il falloit dire: *Que les Officiers ne disputent rien aux Magistrats.* Vous auriez dit vrai; & quelque chose d'étonnant dans un état militaire? En *France* le Prince ne décide pas toujours les disputes de préférence. En *Prusse* il n'y en a point, parce qu'elles sont déjà toutes décidées. Et en *Danemarck*, c'est encore pis: Le Règlement des Rangs s'étend sur les actes les plus communs de la société. A la Cour, à la Ville, à la Campagne, vous n'êtes que ce, que le *Roi* veut, que vous soyiez, & l'*Almanach* vous le dit toutes les années.

XXXIX.

L'Etat de la Robbe en Allemagne.

PAGE 41. *Apprenez: A connoître l'Allemagne.*

Je

Je la connois très-peu. Mais, vous voudriez bien la connoître autant que moi. Pourquoi n'avez vous rien répliqué à la très-bonne Critique que j'ai faite de ce très-mauvais Article de votre *Siecle* ?

Ibidem. *Distinguez en Allemagne le Conseil, de ce, qu'on appelle les Légistes.*

Où les ai-je confondus ? Vous aviez dit, je ne sçai où : Que la Robbe n'étoit en honneur qu'en *France*. Moi, ou quelqu'autre, car je n'ai en ce moment ni votre *Siecle*, ni les *Remarques*, vous avoit dit : Que la Robbe étoit moins en honneur en *France*, qu'en *Allemagne*. On vous avoit cité l'étude du Droit, si négligée parmi nous, si estimée parmi eux. On vous avoit observé : Que les plus grandes *Maisons du Nord* prenoient indifféremment le parti de la Robbe, ou de l'Épée, tandis que les nôtres ne connoissoient que le métier de la guerre. On avoit pu vous dire, que les SCHULEMBOURG, les RANTZAU, les REVENTLAU, les D'ARNIM, les ROSEMBERG, & tant d'*Ames de Héros*, (20) acceptoient, ou briguoient les Charges

(20.) *Tot Heroum animae.*

ges de Judicature en des Cours, moins souveraines que nos *Parlemens*. On vous avoit appris, ou rappelé: Que divers Ordres de Chevalerie accordés en *France* à l'Épée seule, étoient accordés à la Robe en *Allemagne*. On vous avoit, je crois, renvoyé à la *Liste des Membres du Conseil Aulique, & de la Chambre de Wetzlar*. Et aujourd'hui, au lieu de corriger cette faute, vous venez me dire: *Distinguez le Conseil, de ce, qu'on appelle les Légistes*.

XL.

Discours de LOUIS XIV. au Parlement.

On vous a nié ce Discours. Je le crois vrai. Mais, vous le placez mal. En 1654. il n'eut été ni glorieux, ni prudent. Ni prudent: l'année étoit orageuse; l'autorité royale mal affermie. Ni glorieux: le Roi étoit trop jeune pour qu'on n'eut pas attribué cette faillie à MAZARIN, à moins que vous ne disiez comme cet Ambassadeur: *Un Roi de France n'est jamais jeune*. Ce fait doit être postérieur de quatre ans. Voyez: Il est sûr que ce, qui auroit été ou imprudence, ou foiblesse en 1654. deviendra un acte

acte de magnanimité en 1658. Examinés cette conjecture. Elle n'est pas de moi.

XLI.

PANTALEON-SA.

La Remarque sur PANTALEON-SA, (Que vous faites tuer le même jour que CROMWEL signa un Traité avec l'*Ambassadeur de Portugal*, son Frere,) est purement de moi. Vous ne m'en parlez pas. Je vous le répète, le Traité ne fut signé qu'en 1656. & PANTALEON-SA avoit été décapité en 1654. & comme il faut citer, je cite tous les Historiens. Aucun n'a fait cette méprise : de sorte, que vous êtes créateur de ce fait. Vous n'avez donc pû peindre CROMWEL, sans faire une Antithèse ! & vous n'avez pû faire une Antithèse, sans inventer une Table ! Avoïez-le : Cette Reflexion vous humilie.

Votre goût pour les Paradoxes a fait une partie de votre Réputation : & la maniere brillante dont vous les rendez, a fait le reste. L'amour de la vérité vous eût acquis moins

moins de gloire, mais vous eût épargné bien des contradictions. Si vous aviez eût des principes fixes, vous n'auriez point dit, par exemple, en parlant de CROMWEL : *Il augmenta toujours son Pouvoir, en osant toujours en abuser.* (21.) Eten parlant du même CROMWEL : *Il augmenta son Pouvoir, en sçachant toujours le reprimer.* (22.) Vous n'auriez point tantôt exalté la nature humaine, tantôt grondé : Qu'il y eut *tant d'especes de Singes & une seule espece d'Homme.* Vous n'auriez point brisé d'une main les Statues de MALBRANCHE, de BAYLE, de DESCARTES, de PASCAL, & de l'autre élevé des autels à l'inventeur du *Compas de Proportion.* Vous n'auriez pas médité des découvertes, ou des travaux de nos plus grands hommes, & publié votre sublime découverte sur les coquillages de nos carrieres & de nos montagnes, qui ne sont plus, suivant FONTENELLE, *des Médailles du Déluge*; mais, suivant le judicieux VOLTAIRE, les coquilles des *Pèlerins de Jerusalem*, ou les débris de quelques repas d'huîtres.

XLII.

(21.) *Dissertation sur CROMWEL.*(22.) *Siecle de LOUIS XIV.*

XLII.

Mot d'un Ambassadeur Espagnol.

Je place ici une Observation, que je pourrois oublier. Vous assurez : Que LOUIS XIV. en acceptant la *Succession d'Espagne*, dit : *Il n'y a plus de Pirenées.* J'ai cité ce mot d'après vous. Nous nous sommes mépris tous deux. Il est du *Marquis DE CASTEL DOS-RIUS*, alors *Ambassadeur d'Espagne.* Il rendit sa pensée par cette magnifique image : *Les Pirenées sont fondues.*

Je tire ce Trait d'un *Mémoire* composé par ordre de *Madame DE MAINTENON*, & envoyé à la *Princesse d'HARCOURT.* Ce *Mémoire* est de 50 pages in 4to. & contient tout ce, qui s'est dit, tout ce qui s'est fait à *Versailles* pendant les trois jours qui suivirent la nouvelle de la mort du *Roi d'Espagne.* J'ai aussi un grand nombre d'autres *Manuscrits* sur divers événemens du règne du LOUIS XIV. depuis 1680. jusqu'à 1720. sans compter 12 - ou 1500. Lettres de *Madame DE MAINTENON.* Pensez-vous sérieusement à corriger ce *Siecle*, dont vous n'avez donné
que

que *l'Esquisse*, comme vous le dites vous même, avec encore plus de vérité, que de modestie? Je vous offre dans ces *Mémoires* de quoi exécuter le tableau. Je fournirai la matiere, vous, le coloris. Mais avant de commencer, gravez ces mois de votre Texte sur votre bureau, & ne les perdez pas de vuë.

„ Je n'écris ni *l'Histoire d'un Peuple*, ni
 „ *la vie d'un Roi*. Je peins l'esprit des hom-
 „ mes dans le Siecle le plus éclairé. „

XLIII.

Les Etats de 1614.

Vous mettez trois pages à prouver: *Que je me suis trompé*. Ces pages (23.) sont précédées, coupées, suivies de grossieres Injures. Je suis: „ *Un ignorant, un audacieux, plein de caprice, inspiré par la démence, un*
 „ *MONSIEUR, un indigne d'une impunité,*
 „ *qui ne doit pas durer, un homme digne*
 „ *d'être parmi les Foux, permis à moi de*
 „ *cracher sur les passans.* „

Auriez-vous évoqué l'ombre de SCALIGER? Je n'ai ni l'art d'écrire des invectives, ni le loisir

(23.) *Supplément de la première Partie.*

loisir de vous suivre dans vos discussions historiques. Il me faudroit des Livres. Je fors de l'*Achéron*: & je n'ai sur moi que le *SENEQUE de Ira*.

P. S. J'ai examiné le fait. Vous avez tort. *Le Conseil* soutint le *Cardinal DU PERRON*. A sa sollicitation, *la Noblesse* se détacha du tiers-état: le *Parlement* jugea, tandis que les *Etats Généraux* dispuoient: l'affaire ne fût pas décidée. Voyez tout cela dans le *VASSOR*.

XLIV.

Les Guerres d'aujourd'hui.

Apprenez: Que c'est le comble de l'impertinence de dire: Que toutes les guerres d'aujourd'hui sont des guerres de Commerce.

Et la preuve?

La voici: *Les guerres de la Succession d'Espagne étoient d'un ordre un peu supérieur.*

Eh! l'on ne vous parloit que des guerres *d'aujourd'hui!* Il est singulier, que vous traitiez avec mépris les guerres dont l'argent est l'objet! Pour moi, duffiez-vous répéter

G

votre

vosre insulte; je répéterai: Que les guerres de commerce semblent être les seules pardonnables aux Princes, les seules supportables aux Peuples.

XLV.

La perte de la Bataille d'Hochstedt.

PAGE 46. *Apprenez, si vous pouvez: Quel est l'excès ridicule d'un jeune ignorant, qui dit d'un ton de Maître: Le Maréchal DE VILLARS ne prédit pas la perte de la Bataille d'Hochstedt; il dit seulement les raisons qui la firent perdre.*

Je ne suis point l'Auteur de la Remarque que vous relevez si violemment, elle est dans le second, ou le troisième Volume. Vos Injures ne me piquent point: la plupart s'adressent à mon Continuateur, & elles ne me piqueroient pas, quand même elles s'adresseroient à moi.

XLVI.

Mémoires de Marquis DANGEAU.

PAGE 48. *Apprenez: Que c'est dans les Mémoi-*

Mémoires du Marquis DE DANGEAU que j'ai lû ces paroles : „On se déchaîne contre „VILLEROI, parce qu'il est mon Favori.”

Vous voilà donc réconcilié avec ces Mémoires du Marquis DE DANGEAU, que vous avez si fortement décriés! Faux, quand ils vous contredisent; ils sont vrais, quand ils vous plaisent. Je ne désespère pas de vous voir penser comme Monsieur DE FONCEMAGNE, sur le Testament du Cardinal DE RICHELIEU: comme Monsieur DE L'ECLUSE, sur les Mémoires DE SULLY: & comme tout le monde, sur l'autenticité de Livres plus importants. Quant au Recueil de Marquis DE DANGEAU, il est très-bon. Ou avez vous pris, que c'étoit l'ouvrage de ses Laquais? L'Exemplaire original fut revu par Madame DE MAINTENON qui le goûtoit fort dans sa Retraite de Saint CYR, & qui de sa main en corrigea quelques méprises.

XLVII.

Titres & Miseres de Monsieur

DE VOLTAIRE.

Apprenez: Que je suis Gentilhomme ordinaire du Roi.

G 2

Et

Et vous, *mon brave Gentilhomme!* apprenez : Que MOLIERE n'a rien mis de si plaisant dans la bouche de *Marquis DE POURCEAUGNAC.*

Apprenez : Que je regarde avec indifférence tous les Titres.

Courage, VOLTAIRE! devenez enfin décidément *Philosophe* & indépendant ; car jusqu'ici, soit dans votre conduite, soit dans vos écrits, vous n'avez fait que des complimens à la liberté.

XLVIII.

Les Portraits.

PAGE 51. Vous dites d'assez bonnes choses là-dessus, mais, avec trop de longueur, & pas assez de suite. Vous justifiez mal le Portrait de TURENNE, encore plus mal votre silence sur DESCARTES ; qu'il falloit peindre, parce qu'il faisoit Epoque, & horriblement mal ces coups de pinceau que vous reprochez à MAIMBOURG avec autant d'intrépidité, que si vous ne vous les permettiez pas à chaque page. Trop peu maître de votre

tre Entouſiaſme pour réuſſir en Portraits hiſtoriques, meſiez-vous, même de votre ſang froid. Le ſang froid de VOLTAIRE eſt pire que l'yvrefſe d'un autre.

Vous critiquez mon Portrait de *Madame DE MONTESPAN*. Vous avez raiſon.

XLIX.

LE ROI DE PRUSSE.

PAGE 56. LA BEAUMELLE *inſulte le Roi de Pruſſe*.

Moi, qui l'avois ſi fort loué dans *mes Penſées*, qu'à *Potzdam* vous m'en fîtes des Re-
proches amers ! Moi, qui lui conſacrai les
premiers eſſais de ma MUSE ; qui l'étudiai au
fortir de l'enfance ; qui l'admirerois tous les
jours davantage, ſi l'admiration n'avoit un
terme ! Moi, qui en écrivant le *Qu'en diva-
t'on*, n'avois penſé qu'à lui ; parlé que de
lui ; vanté que lui ; & qui avois oſé lui don-
ner ces Eloges excluſifs qui vous fâchoient,
& dont vous lui dérobiez la connoiſſance !

L.

LE ROI DE FRANCE.

PAGE 56. LA BEAUMELLE *insulte le Roi de France.*

Si cela est vrai : J'ai commis le plus grand crime ; Si cela n'est pas vrai : Vous avez imprimé la plus grande calomnie. Et cela n'est pas vrai ?

LI.

LE DUC D'ORLÉANS.

PAGE 58. *Y a-t'il rien de plus affreux, de plus digne d'un châtement exemplaire, que de faire entendre : Qu'un grand Prince empoisonna la Famille royale ?*

Je n'ai fait que le premier Volume (24.) & ce Blasphème est dans le second. Au moment que je fus arrêté, j'étois occupé à détruire

(24.) *Consultez le Procès-verbal & les pieces y annexées : Vous y trouverez la Réponse du Libraire & du Magistrat de Francfort aux plaines, que je leur avois adressées de ce, qu'ESSLINGER avoit mis aux trois Volumes les premières Lettres de mon nom.*

détruire ces bruits, que vous renouvellez dans votre *Siecle*, où ils seroient mal refutés, s'ils avoient besoin de l'être.

LII.

PAGE 62. LA BEAUMELLE en faisant de mauvais Livres, a trouvé le secret d'intéresser à sa Personne vingt Souverains & cent Familles.

Quel procédé, de m'aller chercher par tout des Ennemis! & quels Ennemis! *Monsieur DE VOLTAIRE!* je ne veux point vous dire d'Injures: Mais, quand on vous voit répondre des Injures, à des raisons, verser le poison sur les blessures que vous avez faites. Eriger en crimes d'état des querelles de *Grammaire*, sçavez vous ce qu'on dit? Eh bien! Il est bon que vous le sçachiez: & peut-être est-il tems que vous en profitiez.

Il lui, sied bien, dit-on, de faire de pareils reproches, à lui, dont la plume n'a respecté ni les morts; ni les vivans; ni les Citoyens; ni les Nations; ni les Trônes; ni les Autels! à lui, qui, comme un Insecte malfaisant, s'attache à toute Réputation brillante,

& l'analise après l'avoir rongée! à lui, qui tout à la fois petit dans ses jugemens, & hardi dans ses projets se passionne d'admiration pour tout la, qu'il ne peut faire, & veut abattre tout ce qu'il juge admirable!

Pourquoi vous acharnez vous à tous les succès de l'esprit? Voudriez vous que toute la gloire, tous les talens se rassemblent en vous, & s'anéantissent dans les autres? On seroit moins jaloux du mérite littéraire: si l'on sçavoit l'apprécier. Naître avec de l'esprit, c'est naître avec de beaux yeux. Mais, si ces beaux yeux ont le regard du *Basilic*?

LIII.

Richesses.

PAGE 63. LA BEAUMELLE *me reproche en vingt endroits jusqu'à ma fortune; Comme si elle étoit faite aux depens de LA BEAUMELLE.*

Comme vous vous jouez de la crédulité du Public! Je vous défie de citer un seul de ces endroits. Je vous ai toujours permis d'être aussi riche que *Monsieur DE MONMARTEL*, ou, *Monsieur HIS*. S'il étoit possible: que je vous enviassé quelque chose, ce ne seroit pas plus vos Richesses que votre

Siecle

Siecle. Se moquer de votre *Siecle* est, si vous voulez, une indiscretion: Vous reprocher votre fortune, seroit une lâcheté, J'ai fait le premier, & suis incapable de l'autre.

J'approuve fort ce que vous dites du droit, qu'à tout *Auteur* de vivre de son travail, comme un *Seigneur* du revenu de sa terre; comme un *Banquier* de son change; comme un *Evêque* de l'Autel. On peut écrire pour vivre; Mais, il ne faut point que l'écrivain se ressente de cette nécessité. Les gens du monde ont là dessus des préjugés singuliers, & les gens de Lettres, des delicateesses ridicules. On peut vendre ses écrits. CÆCERON qui valoit bien nos *petits Seigneurs*, vendoit ses *Plaidoyers*. (25.) Un Ministre étranger avoit à sa table un *Philosophe Genevois*, qui vivoit de son esprit, comme tant de gens de la Cour vivent de leurs bassesses. Ce Ministre parlant d'un de nos plus beaux génies dit: *Il écrit pour vivre: & votre Excellence*, dit brusquement le Citoyen de Geneve: *Pourquoi chiffe-t-elle?*

G 5

LIV.

(25.) *Ligarianam praeclare vendidisti*; Ecrivit-il à ATTICUS. 13. 12.

LIV.

C'est un spectacle qui peut servir à la connoissance du cœur humain : Que de voir certains hommes de Lettres ramper tous les jours devant un riche Ignorant , venir l'encenser au bas bout de sa table , & s'abaisser devant lui sans autre vûe, que celle de s'abaisser. Ils sont bien loin d'en être jaloux. Ils le croient d'une nature supérieure à leur être.

Cela n'est plus aujourd'hui. Nous n'avons plus DE MONTMOR, DE COLLETET, ni DE DURIER ; ou si nous en avons : ils ont pris une autre allure, Mais, vos Chimères me fournissent des réalités. Le commerce du monde pouvoit être utile aux gens de Lettres, & n'a fait que les avilir. On y a cherché le plaisir & le délassement : & l'on y a trouvé le frivole & la distraction. On y a cherché la considération : & l'on y a rencontré la richesse, qui calcule tout ; & la grandeur, qui dédaigne tout. Aussi tel homme qui dans un autre Sieclé eût eû la réputation plus pure, le respect le plus constant, fait dans celui-ci un rôle équivoque, & flotte entre l'estime & le mépris.

mépris. L'homme de Lettres citoyen, résiste seul au torrent de l'humiliation générale. Et à la honte des Lettres, il est tiré par le Public de la classe des gens de Lettres. Mais, la considération qu'il attache, n'est pas proportionnée à l'admiration qu'il obtient. La fureur du bel esprit a tout gâté : & l'estime personnelle due aux hommes faits pour éclairer les autres, ne renaîtra que lorsque ces hommes sentirent, à force de dégoûts : que l'esprit est fait pour vivre avec l'esprit, & qu'il vaut mieux se répandre dans son cabinet, que se contraindre dans une antichambre.

L V.

Passage de mes Pensées.

PAGE 66. LA BEAUMELLE dit au Public dans les Pensées : *Qu'il y a eu de meilleurs Poètes que VOLTAIRE; (Hé! VOLTAIRE en doute-t'il?) & qu'il n'y en eut jamais de si bien récompensé.* Cela étoit vrai en 1751.

Vous copiez le reste de ce passage, & le mutilez à votre ordinaire. Il devient pres-
que

que offensant avec vos changemens. Pour-
 quoi retranchez ces mots? *Le goût ne met
 jamais de bornes à ses Récompenses.* Je suis
 fâché que ce passage vainement étayé de mes
 assurances & de mes explications, nous ait
 brouillés, & vous ait offert un prétexte de
 me nuire. Ne vous prévalez pas de cet aveu,
 je ne le fais qu'au moment où il ne peut être
 attribué à la crainte, être ravi à la générosi-
 té. Comptez que vos malheurs vous éparg-
 nent bien des traits.

LVI.

Honneurs des gens de Lettres.

PAGE 69. *J'ai cru : Que le véritable
 bonheur d'un homme de Lettres étoit de re-
 noncer aux Pensions, aux Cordons. Les
 LA BEAUMELLE me répondront : Que le
 Roi de Prusse, m'a rendu ces honneurs avec
 une bonté qui les fâche.*

Si tous les LA BEAUMELLE ressembtent
 à celui qui vous écrit, ils vous diront: Qu'ils
 sont fâchés: que vos fautes ayent lassé la bonté
 de ce Prince, & forcé à vous dépouil-
 ler

ler (26.) par justice de ces honneurs, qu'il vous avoit tant de fois rendus par pitié.

Ils vous diront encore: Que le véritable honneur de l'homme de Lettres est: De mépriser les honneurs; d'accorder l'hommage de convention à ceux, qui en sont décorés, & de fuir ceux qui les estiment. La gloire d'un *Poète* n'est pas de porter *une Clef d'or*; d'étaler sans cesse un Titre, qu'on ne refuse pas au plus mince *Gentilhomme de l'Empire*; Mais, de faire une ELECTRE aussi bien conduite aussi intéressante que celle de CREBILLON. Les *Philosophes* qui ont recherché les *Rois* ont méconnu leur propre grandeur: c'est aux *Rois* à rechercher les *Philosophes*, parce que c'est au besoin à rechercher ce, qui peut le satisfaire. C'est aux *Philosophes* à opposer les dehors du respect à cette familiarité presque toujours dangereuse de la part des *Princes*, & à ne s'y livrer, qu'autant que le bien des hommes l'exige. Voilà comme pensoient ces *Sages* que vous citez. Ils permettoient quelquefois à des *Empereurs* le Titre d'*Ami*.

LVII.

(26.) A Francfort en Prison, par son Ministre,
Juillet, 1753.

LVII.

*Acte d'humilité de Monsieur DE VOLTAIRE
Revue de ses Oeuvres.*

Il est très aisé: Que le Roi de Prusse trouve un meilleur Poëte que moi; un Académicien plus utile; un Ecrivain plus instruit.

Puérile ironie! Ce Prince qui récompense les Arts avec tant de magnificence, & qui les cultive avec tant de gloire, trouvera difficilement un homme qui ait comme vous le très-petit (27.) mérite de très-grand Poëte Fran-

(27.) *A proprement parler: Nous n'avons point de Poësie, & nous ne pouvons en avoir. Car point de Poësie sans image & sans harmonie. Or ce caractere musical, qui lui est essentiel, est ôté à la notre par la Méchanique de notre Verfification: & le genie de notre langue, pleine de mots propres, dépourvûe de mots figurés, propre à l'Analyse, incapable d'Enthoufiasme lui ravit ces Sons Pittoresques, qu'elle devoit porter à l'oreille & à l'esprit.*

Aussi les Etrangers, qui lisent avec délices VIRGILE & HOMERE, ne lisent qu'avec dégoût nos meilleurs vers. CORNEILLE & RACINE leur plaisent non comme Poëtes, mais comme esprits

François. Tout le reste, il le trouvera fort aisément, & dans un plus haut degré. L'EN-

CICLO-

esprits supérieurs dans l'art d'exciter les Passions par la seule force de la vérité. Ils leur plairoient davantage, s'ils étoient dépouillés de ce retour des mêmes Sons dont le vice, dérobé un instant à force de beautés, reparoit toujours, accompagné de l'ennui.

En France même, on commence à sentir: Combien il est inutile de cultiver un art, que notre caractère froid quoique enjoué, notre penchant à l'imitation & ce respect superstitieux pour les traces des grands modeles, la timidité de notre langue, l'impossibilité, où l'établissement de l'Académie nous a mis d'en corriger les défauts, condamnent à une éternelle médiocrité. Autrefois la Rime charmoit nos oreilles: aujourd'hui elle les faigue; Autrefois Versifier étoit un Talent: aujourd'hui c'est un Metier. Aussi ne lit on plus de Vers. Et s'il en faut croire Monsieur DE FONTENELLE: Dans cent ans, on n'en fera plus. On n'en fera plus, quand l'Esprit philosophique nous aura rendus plus délicats & moins sensibles; quand notre Prose, encore brute & grossiere sera épurée par ce, que nous apellons notre Poësie & devenue moins trainante; plus harmonieuse, plus énergique; moins assujettie à l'uniformité des tours, & à la régularité des transitions.

CYCLOPÉDIE seule lui offrirait de quoi choisir.

Cessez de vous flatter : Sçachez vous connoître. Qui peut autoriser un si orgueilleux défi ?

Votre HENRIADE ? Quand elle seroit aussi belle, que vous le dites ; quand elle ne seroit pas semée de vers étiques ; quand la discorde n'en seroit pas l'éternelle courrière ; quand le sentiment n'y seroit pas étouffé par les images ; quand RENNEVILLE (28.) n'auroit pas fait les frais du *septième Chant* ; quand le *Héros* ne finiroit pas par une lâcheté , LA HENRIADE ne seroit jamais que le *septième des Poèmes épiques*. On lui préféreroit toujours *l'ILIADÉ, l'ODYSSE'E, l'ÈNE'IDE, le PARADIS perdu, la JERUSALEM, & le*

(28.) Voyez à la Bibliothèque de la Bastille quelques feuillets d'un Livre , intitulé : *Déguisemens des Auteurs : Vous trouverez entre les lignes dudit Livre, deux mille deux cens Vers, intitulés : Vision, ou Caprice, faits par CONSTANTIN DE RENNEVILLE, & dans ces 2200. Vers le fond du Songe d'HENRI IV. qui est dans le septième Chant de la HENRIADE.*

le TELEMAQUE , qui en dépit de vous, est un Poëme , par la même raison : Qu'une Comédie en Vers, n'en est point un. Je vous fais grace de LA LUSIADE & de LA PHARSALE. Qui vous croit supérieur à LUCAIN, ne l'a pas lû.

Est-ce votre HISTOIRE DE CHARLES XII? Rapidement & très-agréablement écrite, remplie d'erreurs, & méprisée des *Russes*, des *Suédois*, des *Danois*, des *Allemands*, des Peuples qui sont le plus en Etat d'en juger, & sur-tout des témoins oculaires.

Vos LETTRES PHILOSOPHIQUES? Ouvrage vuide d'*Esprit philosophique*, plein de pensées hazardées, de faux Raisonnemens, de hardiesses impies. Nous connoissons trop les *Anglois* pour le lire encore.

Votre CRITIQUE DE PASCAL? Je vous renvoye à la Réponse de *Monsieur BOULIER*.

Votre TEMPLE DU GOUT? *L'envie* le bâtit; & le *Goût* même le renversa.

Vos COMEDIES? Vos Amis ont soin de dire: Que ce n'est pas votre genre. Et *NANNINE*, *ADINE*, *l'Enfant prodigue*, *l'Indiscret* l'avoient dit avant eux.

H

Vos

Vos PIÈCES FUGITIVES? La plupart très-jolies, mais d'une Monotonie fatigante. Par-tout le même tour & presque les mêmes pensées. Il ne faut pas les lire de suite, parce qu'elles paroissent avoir été faites de suite.

Votre NEUTON à la portée de tout le monde? pendant que NEUTON n'a jamais été à là vôtre.

Vos TRAGÉDIES? Vous en avez de très-brillantes. Mais, CREBILLON?

Vos OPÉRA? Vous voudriez bien qu'on les eut oubliés.

Votre HISTOIRE UNIVERSELLE? Vous la défavouez sérieusement, en dépit de la vérité & de NEAULME. (29.)

Votre SIÈCLE DE LOUIS XIV? Il est si aisé d'en faire un meilleur!

Votre

(29.) *Voyez la Déclaration du Libraire NEAULME en Réponse au Désaveu du Sieur DE VOLTAIRE. NEAULME vous soutient: Que votre Lettre au Professeur en Histoire, ne contient pas de Vérités; que cette Histoire universelle est à vous avec toutes ses fautes, & que pour quelques pages de Siècle de LOUIS XIV. vous lui demandâtes 400. livres. Cette Déclaration est imprimée dans la Gazette d'Utrecht.*

Votre ESPRIT? Beaucoup de légèreté; point de justesse; quelque étendue en superficie; nulle profondeur: le voilà.

Votre GENIE? Vous supposez donc que vous en avez un à vous? Qu'est-ce qu'un Génie qui commença par copier & contredire les autres, & qui finit par se copier & se contredire lui-même?

L'Estime que vous avez pour vous, prouve contre vous. Le grand homme est toujours au-dessus de son ouvrage: Vous êtes toujours au-dessous du vôtre. Le grand homme se dédaigne: vous vous admirez, & avec tant de constance, & peut-être de bonne-foi, que vous avez entraîné cette foule de demi-connoisseurs qu'il est si aisé de surprendre, & qu'on croit si dangereux de contredire.

Il en est de la République des Lettres comme de l'Eglise. Tous croient; peu examinent: On a la foi, on n'a pas la persuasion. Dans les Lettres, tout le monde applaudit, ou siffle par imitation, peu de gens pensent. L'éblouissement est commun, le Goût très-rare. Mais, enfin ce Goût se fait jour: il se fait jour après la mort de l'Auteur, qui,

pendant sa vie, nourrissoit l'admiration par de nouveaux ouvrages, ou l'amusoit par des ouvrages plus foibles, qui faisoient recourir aux premiers. A *Colmar*, vous n'entendez ni la voix de la Flatterie, ni peut-être celle de l'amour-propre depuis que vous me lisez : je ne puis donc mieux choisir le moment de vous ramener au vrai.

Il faut pourtant vous consoler. Votre absence vous a fait de nouveaux Partisans, & de jeunes Recrues qui sortent des *Collèges*, grossissent annuellement le nombre de vos Admirateurs. Ils soutiendront: Que *la France* n'a pas encore produit un homme de votre force? & se récrieront contre cette partie de *ma Lettre*, comme contre une Hérésie injurieuse à la *Nation*. Peut-être me traiteront ils comme on a traité le dangereux Adversaire de la *Musique françoise*, qui pour avoir dit son Avis avec un peu de liberté; a essuyé trente Libelles. Vos Enthousiastes diront: Que je heurte le Jugement de mon *Siecle*. J'en appelle donc à la Postérité.

Transportons nous dans le *dix-neuvième Siecle*, & prêtons l'oreille :

Cet

„Cet Homme avoit tout ce, qu'il faut pour la Réputation la plus étendue, (l'Esprit de tout le monde, & de cet Esprit plus que personne,) mais, il n'avoit point ce, qui la rend durable: le Génie, Tout ce qu'il voit il le saisit, & se le rend propre: mais, s'il a la Rapidité de l'aigle, il n'en a pas le coup de l'œil: cette Abondance d'Images pour peindre le même objet, cette variété de tours, ce Luxe d'élocution ne sont, que des efforts propres à masquer la pâleur des pensées, & la sécheresse du fonds. Il ne choisit pas toujours l'expression la plus propre, & manque rarement la plus brillante. Il a l'Art de reprocher les extrêmes, & de surprendre en les faisant contraster avec Force, Harmonie, Breveté. Mais, son imagination ne vit que de celle d'autrui. Le Vernis lui appartient toujours; l'Image jamais. Il nuisit à ses talents, en se répandant sur tous les genres: il y chercha la Fécondité & la Vérité, qui ne se trouvent que dans la force & dans la justesse d'Esprit. Il sentit que ces qualités lui manquoient: delà, ces flots de Bile contre tous ceux à qui elles ne manquoient pas. Il étonna par

un air d'Indépendance & de Nouveauté un peuple, qui commençoit enfin à se lasser de la Monotonie & de l'esclavage de ses Idées: & ce peuple prit pour Génie ce qui étoit tantôt Plagiat chez les Anglois, tantôt Imprudence, quelquefois D-ive, souvent Vérité superficielle embellie. Dans la Philosophie, absurde; dans l'Histoire, plein de mensonges & de Goût; dans la Critique, singulier, ou de mauvaise Foi; dans le Tragique, fort inégal; heurieux dans les détails; mal-aderoit dans le Plan; dans la Poësie, noble, majestueux, brillant, léger, fidèle au vrai ton des sujets, jamais sublime, parce qu'il n'est jamais simple. Dans la Politique, toujours étonné, toujours yvre, toujours à mille lieues du vrai, semblable à un Pimée qui raisonneroit de la Guerre des Dieux & des Géants. Une qualité bien estimable, c'est, que ses Ecrits exhalent par-tout le parfum de l'Humanité, & ne sont jamais salis par des images obscènes. Mais, entre VOLTAIRE & un certain homme du même Siècle, il y a la même Différence, qu'entre l'ingénieux PATERCULE & le profond TAËITE; qu'entre ce mot du premier: Combien, de fois, n'avons nous pas vu TI-

BERE

BERE s'asseoir parmi les *Prêteurs* ! Heu-
 reux le Peuple qui voit son Juge dans son
 Maître ! & ce mot du second : TIBERE se
 ploçoit quelquefois à la pointe du Tribunal
 du *Prêteur* : mais, tandis qu'on pourvoioit à
 la Justice, on corrompoit la Liberté.,,

Voilà, MONSIEUR, ce que dira de vous
 cette Postérité, plus éclairée que nous, pré-
 cisément parce qu'elle sera notre Postérité.

Ne pensez pas: Que j'anticipe son Jugement
 par jalousie. Il ne peut y en avoir d'un aussi
 petit mortel que moi, à un aussi bel Esprit que
 vous. J'y perds plus que vous, en vous ré-
 duisant à votre juste mesure : car en faisant
 de vous un grand homme, je pourrois enco-
 re rester quelque chose.

LVIII.

TROISIEME PARTIE.

Je serai court: Vous vous lassez de m'in-
 sultier. Je me lassois de vous répondre. Vous
 faites diverses méprises sur *Madame* DE BO-
 LINCBROKE, *Madame* DE MAINTEN-
 NON, *Monsieur* DE FENELON, sur les

frais de la Guerre de *la Succession d'Espagne*, &c. On vous instruira un jour là - dessus.

LIX.

Réponse à une Question.

PAGE 76. *Je voudrois bien sçavoir: S'il faut fêtrir un homme, parce qu'il a été malheureux à la Guerre.*

Non sans doute. Mais, quand cet homme a été malheureux à la Guerre, il faut dire: Qu'il a été malheureux à la Guerre.

LX.

Loix de l'Histoire.

Vous insinuez: Que *l'Historien* doit taire les défauts, & même les fautes d'un homme, le tout par *Humanité*.

C'est méconnoître les premières Loix de votre Art. *L'Histoire* est la seule école des Princes, le seul frein de la méchanceté puissante. Où *les Grands, les Ministres, les Rois* apprendront ils la Vérité? Le Prince peut échaper à la Cour; échaper à la ville; échapper même à sa conscience. Qu'il soit sûr de
ne

ne pas échaper à *l'Histoire* ? Qu'il se dise :
 Un jour je serai jugé par ceux, de qui je suis
 obéi. Les Réflexions doivent être permises
 à *l'Histoire*. Car comment un Prince soup-
 çonnera-t'il que le peuple murmure, si *l'Hi-*
storien ne parle pas ? Tel mot d'un *Historien*
 a empêché telle faute projetée au Conseil.
 Mais, dans les Pais où il n'est pas permis d'être
 vrai dans ses Récits, ni libre dans ses Réflexions,
 que doit faire *l'Historien* ! Se taire.

LXI.

Les Harangues dans l'Histoire.

Nous ne faisons plus de Harangues, com-
 me les anciens. Vous en faites la Remar-
 que, & vous en manquez la raison. Les Ha-
 rangues des anciens étoient dans le vrai : les
 nôtres ne seroient pas même dans le vrai-
 semblable. Les anciens étoient habitués à
 penser & à parler sur le champ : *l'Historien*
 ajoutoit seulement les ornemens de l'expres-
 sion à la force de ces pensées qui dévelop-
 poient leur ame. Mais, aujourd'hui quelle
 apparence que des gens, qui ne pensent pas,
 qui bégaiant, qui n'ont à développer qu'un
 H § grand

grand Goût pour des frivolités parlassent comme des Livres! Raison de plus, pour permettre à *l'Histoire* les Réflexions. Il faut bien que *l'Historien* instruisse, puisque le *Héros* est muet.

XLII.

Naïveté de Monsieur DE VOLTAIRE.

PAGE dernière. *Je n'ai point eu pour objet dans mon Siecle la Vérité de détails.*

Après un aveu si naïf, on n'est point surpris de trouver si peu de *Vérité* dans votre *Siecle*, mais on l'est, d'y trouver tant de *détails*. *Les matériaux*, dites vous: vous *ont manqué dans une terre étrangere*. C'est s'en appercevoir trop tard. Mais, reconnoissez-le enfin? Ce ne sont point les *matériaux*, c'est l'amour de la *Vérité*, c'est l'esprit de *Discussion*, qui vous ont manqué.

LXIII.

Vous m'exhortez: *Ame repentiv & à étudier.*

Le premier étoit superflu; le second est excel-

excellent. *Adieu* donc, MONSIEUR. J'aurois pourtant encore bien des choses à vous dire sur un *Auteur*, que vous attaquez sans l'entendre. Mais, rappelez - vous ce mot à quelqu'un, qui vous consultoit sur une *Critique* qu'il avoit faite contre ce même *Auteur*: *Mon AMI!* je te conseille d'avoir autant d'*Esprit* que lui.



AVER.



AVERTISSEMENT.

JE joins ici *deux Pièces* déjà imprimées à *Francfort*, à *la Haye*, & à *Paris*, parce que, s'il est fâcheux que *Monsieur DE VOLTAIRE* fasse des fautes, il est bon qu'on les connoisse, & utile qu'on ne les oublie pas.

Monsieur DE VOLTAIRE est peint par lui-même dans l'une de *ces Pièces*, & par les faits dans l'autre.

LA LETTRE fut écrite à un Ami, auquel ce même *VOLTAIRE*, à qui je devois tant de haine, avoit écrit : Que je lui devois de la reconnoissance, & qu'il ne me connoissoit, que par les services qu'il m'avoit rendus à *Coppenhague* & à *Berlin* : à *Coppenhague*, où il m'avoit écrit deux, ou trois fois sur un *Projet*, où il étoit intéressé :

téressé; à *Berlin*, où il ne m'avoit fait que des Noirceurs.

Les *Apostilles* furent écrites, pour faire entendre à *Monsieur DE VOLTAIRE* par mon exactitude à repousser ses premiers traits, qu'il n'auroit en moi un Ennemi ni patient, ni paresseux, ni muet.

Il s'est plaint de ces *Apostilles*: & il les appelle un vrai *Libelle*. Quest-ce donc que son *Mémoire*? Ce *Mémoire* est si atroce, que mes *Apostilles* paroîtront modérées, à moins que, comme lui, on ne trouve mauvais que je ne me laisse pas égorger.

Bien des personnes m'ont conseillé le Silence de *Monsieur DE MAUPERTUIS*. Et pensez - vous: Que *Monsieur DE MAUPERTUIS* n'eût pas répondu s'il n'eût été vengé par sa place, & défendu par son *ROI*?

MA

MA LETTRE *sur mes démêlés* avec VOLTAIRE, est une preuve de ma Modération dans les cas où la Modération est possible. J'y raconte le mal qu'il m'a fait avec autant de sang froid qu'il le fit.

Il a tenté depuis d'armer contre moi Autorité la plus respectable. Cette Autorité est trop juste, pour me priver des droits d'une légitime Défense, & trop éclairée pour ignorer: Que les Querelles des gens de Lettres ne peuvent intéresser l'état, que par les scènes réjouissantes qu'elles donnent à ce Public, dont il est bon de tenir en exercice la Gaieté.

Monsieur DE VOLTAIRE, dans sa Lettre à Monsieur KOENIG, accuse Monsieur DE MAUPERTUIS: d'avoir fait imprimer ces deux Brochures. Je n'en connois pas l'Editeur. Mais, Monsieur DE MAUPERTUIS
ne

ne publie guère les ouvrages des autres. Les Additions & les Retranchemens faits à la première Edition du mien, prouvent également : Que cette Edition n'est pas de lui. Les Retranchemens étoient des Vérités très-désagréables pour *Monsieur DE VOLTAIRE*, qu'aparemment *Monsieur DE MAUPERTUIS* n'auroit pas supprimées ; & les Additions, dont je me plains, étoient une bonne Epigramme contre moi, & une assez mauvaise contre *VOLTAIRE*, qu'aparemment *Monsieur DE MAUPERTUIS* n'y auroit pas mises. *Monsieur DE MAUPERTUIS* n'en recueille, ni n'en fait, & s'il étoit capable de l'un, ou de l'autre, qui des deux auroit-il manqué, *DE VOLTAIRE*, ou de moi ?

LET-

* * * * *
* * * * *

LETTRE SUR MES DÉMELES
AVEC MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Vous êtes surpris, MONSIEUR, que je sois mal avec *Monsieur DE VOLTAIRE*; il n'a pas tenu à moi, que je ne fusse son Ami. J'ai tout fait, d'abord pour l'aimer; ensuite pour être aimé de lui; enfin pour l'oublier, & pour l'engager à m'oublier. Je n'ai pu réussir: il a voulu, que je le craignisse. Je lui ai prouvé: Que je ne le haïssois, ni le craignois. Je vais vous détailler les causes de nos différends. Jugez - moi d'après ce détail, il est des plus vrais.

Mon premier soin en arrivant à *Berlin*, fut de voir *Monsieur DE VOLTAIRE*. Je ne le connoissois que par ses *Ouvrages*, & par quelques *Lettres* qu'il m'avoit écrites, à *Coppenbague* au sujet d'une édition d'*Auteurs Classiques François*, que j'avois projetée à l'usage du *Prince Royal de Dannemarck*

Mylord TYRCONNEL, à qui j'étois
adressé,

adresse, me dit : Qu'il falloit flatter *Monsieur DE VOLTAIRE*, qui étoit un Homme dangereux, & m'attacher à *Monsieur DE MAUPERTUIS*, parce que *Monsieur DE MAUPERTUIS* étoit un honnête Homme, & peut-être le seul de nos *François* que le *Roi* estimât réellement.

Je ne suivis point ce Conseil, parce que le genre de *Monsieur DE MAUPERTUIS* n'étoit pas le mien, & que je crus appercevoir de la Passion dans le mépris que *Mylord DE TYRCONNEL* me témoignoit pour *Monsieur DE VOLTAIRE*. Je savois bien des choses, qui n'étoient point à la Gloire de ce *Poëte*: mais, mon Admiration pour lui, en rejettoit une partie; excusoit l'autre; en attribuoit beaucoup à l'envie. Je le croyois capable de foibleesses; je le croyois incapable de noirceur. Je le savois avare; mais je ne l'imaginois pas injuste, Je pensois surtout, que rempli de sa Gloire, il étoit au-dessus de ce puérile Amour que les petits Esprits ont pour tout ce, qui sort de leur plume. Presque tous ses adverfaires me paroissoient si petits, qu'à mes yeux prévenus il n'en devenoit que plus grand. Le plaisir que m'avoit cau-

se la Lecture de quelques - uns de ses Ouvrages, étoit bien propre à me séduire, & à couvrir une multitude de péchés; car, au plus fort de mon Entouffiasme pour lui, je sentoie bien: Que je pardonnois beaucoup de choses à l'*Auteur* d'ALZIRE, en faveur d'ALZIRE.

Telles étoient mes dispositions. J'en fis part à une Dame, que par égard je ne nommerai pas. Elle les aprouva, &, comme *Amie de Monsieur DE VOLTAIRE*, fut ravie de lui voir enfin un Défenseur. Nous convînmes: qu'on n'avoit à reprocher à ce *grand Poëte* que quelques momens.

Il étoit alors à *Potzdam*. Je lui donnai avis de mon Arrivée, lui disant: *Que le desir de voir trois grands hommes, m'amenoit en Prusse, & quoy qu'il ne fût que le second, que je le verrois pourtant le premier.*

J'allai à *Potzdam* le 14 *Novembre*, 1751. Je n'y vis que *Monsieur DE VOLTAIRE*, mais, je le vis quatre heures de suite; il me fit l'honneur de me donner à dîner.

Il me questionna beaucoup, & même jusqu'à l'indécence. Toutes ses Questions aboutissoient à savoir: *Si j'avois des desseins sur*
la

la Place de LA METTRIE, dont on venoit d'apprendre la Mort. Comme j'avois un objet un peu plus relevé, & que j'étois chez lui pour lui rendre des Hommages, & non pour lui faire des Confidences, toutes mes Réponses aboutirent à lui faire entendre: qu'il ne pénétreroit pas mes vûes.

Il me demanda: *Quels étoient les deux autres grands hommes que je venois voir?* Je lui dis: *Que l'un étoit le Roi: Oh! me répondit-il, il n'est pas si aisé de voir le R. P. ABBÉ! & l'autre? Monsieur DE MAUPER-TUIS.* Il sourit amèrement; il me parut qu'il auroit mieux aimé, que ce fût *Monsieur PELLOUTIER, Auteur d'une excellente Histoire des CELTES.*

Il me parla de son *Siecle de LOUIS XIV.* Je lui parlai de mes *Lettres DE MAINTENON.* Il me demanda à les voir; Je me rapellai: Qu'un certain *Manuscrit de Lettres de SE-VIGNE*, que TYRIOT lui avoit prêté, s'étoit trouvé imprimé à *Troyes.* Je lui refusai le mien avec autant de Politesse, que si je ne me fusse pas rappelé cette Anecdote. Il me répondit: *Eh! qu'est-ce, qui vous le demande?*

Je tâchai de réparer ce Refus ; mais, je m'aperçus, que je n'avançois point dans son esprit. Je le savois fort sensible à la Loüange ; à chaque instant j'allois l'encenser par Réflexion. J'étois toujours retenu par une mauvaise honte. Je n'ai point le courage de loüer en Face ni les Personnes, que j'estime, ni celles, que je méprise.

Je partis trop mécontent de *Monsieur DE VOLTAIRE*, pour n'être pas un peu mécontent de moi. J'avois été allarmé de la perfidie de son souris, de l'inégalité de son humeur, du brusque de son ton, des épines de son caractère. Mais, enclin à lui tout pardonner, je me dis : Cet homme est dans un mauvais jour ; il a mal digéré ; c'est Indigestion qui le rend faux, dur & cruel ; quel dommage que cette Ame dépende si fort de cet Estomac !

Deux jours après j'appris : Que *Monsieur DE VOLTAIRE* avoit écrit : *Que j'étois venu à Potzdam pour demander la Place de LA METTRIE*. Ce qui étoit me donner un ridicule complet. Je me justifiai en prouvant : Que j'étois parti de *Berlin* un jour avant la Mort de *LA METTRIE*, & en parlant de cet

re

te Place avec l'indifférence, qu'en effet j'avois pour elle. On répandit aussi: Que j'avois écrit à Monsieur DE VOLTAIRE une Lettre, où je le mettois fort au-dessus du Roi. Ailleurs ces bruits sont des riens; pour les Courtisans de Berlin, ce sont des choses; & Monsieur DE VOLTAIRE ne l'ignoroit pas.

N***, ci-devant Secrétaire de M***, aujourd'hui des Vers DE FREDERIC laborieux Copiste, avoit été allarmé de mon Arrivée; Il m'écrivit: *Qu'il me verroit avec plaisir à Paris.* Ce que je crus sans peine; Et qu'il me conseilloit de partir incessamment de Berlin. Ce que j'aurois fait, s'il ne me l'eût conseillé.

Le 1er de Décembre, Monsieur DE VOLTAIRE m'écrivit: *Que je l'obligerois beaucoup de lui prêter mes Pensées. Livre, dont on lui avoit dit beaucoup de bien.* J'hésitai long-tems. Cet Ouvrage étoit une espèce de Mystère à Berlin. Je ne voulois pas m'y faire connoître par un Livre, quoique je fusse: que d'assez mauvais Livres y eussent fait la Fortune à bien des gens. J'y loüois le Roi, & je ne voulois pas qu'on crût que mes Louïan-

ges fussent intéressées. Il me suffisoit, qu'à *Coppenhague* on eût vû de mauvais œil ces *Loüanges* exclusives. Il me paroïsoit au-dessous de moi, de chercher à me faire en *Prusse* un Mérite, de ce, dont on avoit tenté de me faire un Crime en *Dannemarck*.

*Madame DE **** me détermina. J'envoyai mon Livre à *Monsieur DE VOLTAIRE*, avec une Lettre, où je le défabuïsois de la manière la plus forte du bruit, qu'il semoit: *Que je voulois succéder à LA METTRIE*.

Au bout de trois jours, il me le renvoya par son Valet de Chambre, mais sans m'écrire. La Page 70. étoit marquée; dans cette Page il y a ces mots:

» *Qu'on parcoure l'Histoire ancienne &*
 » *moderne, on ne trouvera point d'Exemple*
 » *de Prince, qui ait donné 7000. Ecus de*
 » *Pension à un Homme de Lettres, à Titre*
 » *d'Homme de Lettres: il y a eu de plus*
 » *grands Poëtes, que VOLTAIRE: il n'y*
 » *eut jamais de si bien récompensé, parce que*
 » *le Goût ne met jamais de bornes à ses Ré-*
 » *compenses. Le Roi de Prusse comble de*
 » *Bienfaits les Hommes à Talens, précisément*
 » *par*

„ par les mêmes Raisons qui engagent un petit Prince d'Allemagne à combler de Bienfaits un Bouffon, ou, un Nain. „

Le 7. Décembre, le Roi, arriva de Potsdam à Berlin, & Monsieur DE VOLTAIRE avec lui. J'allai le voir. Il me parla de mon Livre, m'en fit d'un ton chagrin & dur une Critique fort judicieuse & fort sévère, dont je profitai depuis, & dont je fus très-mécontent alors.

Il ajouta: *Qu'il n'avoit pas cru: que l'empressement qu'il avoit eu à entrer dans mon Projet de Classiques à Coppenhague, eût mérité que je le traitasse aussi mal, que je le traitois dans cet Ouvrage.*

Surpris de ce Reproche, je lui demandai l'endroit; il me cita, à sa maniere, ce que vous venez de lire. Je le lui répétai plusieurs fois mot à mot, lui soutenant toujours qu'il étoit à sa Gloire, & encore plus à celle du Roi. *Je ne sai donc pas lire*, me répondit-il? *Peut être bien*, lui repliquai-je: *Mais, toujours est-il sûr, que je ne vous ai offensé, ni voulu offenser.* Je retournai ce passage en cent façons différentes; je ne pus le faire convenir du seul sens, qu'il puisse avoir.

Cependant, rougissant sans doute d'une si mauvaise Chicane, il ne s'attacha qu'à cette seule Phrase: *Il n'y eut jamais de Poëte aussi-bien récompensé que VOLTAIRE.* Il me dit: *Que ce, que le Roi lui donnoit, n'étoit pas une Récompense, mais un simple Dédommagement;* & il ajouta en autant de termes: *Vous n'avez sans doute pris pour un Homme, qui n'a point d'argent.* Je lui répondis: *Que je savois qu'il étoit fort riche, mais, que ce n'étoit point par là qu'il étoit estimable.* Il répliqua: *Qu'il étoit Officier & Chambellan du Roi.* Je lui répétai ce, qu'il avoit dit à CONGREVE: *Que s'il n'étoit que Chambellan, je ne me donnerois pas la peine de le voir.*

Ces paroles semblerent l'adoucir. Il m'assura: *Qu'il ne me savoit pas mauvais gré de ce passage, contre lequel il venoit de s'emporter; mais, qu'il ne me seroit pas si aisé de faire ma paix avec Monsieur le Marquis DARGENS, qui n'étoit ni un Bouffon, ni un Nain; avec le Baron DE PÖLNITZ, qui peut être... Mais, qui au fond étoit Homme de condition; avec le Comte ALGAROTTI, qui méritoit beaucoup d'égards; avec Mon-*
 fleur

frere DE MAUPERTUIS, qui étoit Prê-
sident d'une ACADEMIE, de laquelle il étoit
bien résolu de défendre l'Entrée à quelqu'un,
qui avoit écrit: Que des gens, qui sont plu-
tôt les Amis du Roi, que ses beaux Esprits,
étoient des Bouffons & des Nains.

Je lui demandai: Si le Roi étoit instruit
de tout cela? Oui! me dit-il, & même fort
indigné; il l'a lû. Et qui le lui a donc mon-
tré? Votre Lettre m'avoit promis le secret.
Oh! me répondit-il: peut-il y avoir de se-
cret, après que vous avez confié votre Livre
à un homme sans Honneur & sans Foi, tel
que N * * *.

Je fors & vais chez la Comtesse DE * * *.
Je lui conte mes peines; Elle m'assure: Que
VOLTAIRE est mon Ami; que tandis, que
tout le monde me déchiroit, il avoit seul
parlé pour moi, que lorsque le passage fut
cité à ce Souper du Roi, qui me fut si fune-
ste, il avoit dit en reculant brusquement sa
chaise: Qu'il étoit affreux, qu'un jeune Etran-
ger ne pût paroître à Berlin sans être oprimé.

Que ces faits vinssent de Madame DE * * *
ou qu'ils vinssent DE VOLTAIRE, je les

rejettaï comme absolument contraires à la Scene, que je venois d'avoir.

Le lendemain, je fus chez N****. Je lui fis des Reproches de ce, qu'il avoit montré mon Livre au Roi, contre la parole, qu'il m'avoit donnée. Il m'assura & me protesta: *Que le Roi ne l'avoit point vû.* Il me dit en me reconduisant: *Qu'il me conseilloit de partir au plûtôt; qu'inafailliblement le Roi verroit mon Livre; que, s'il le jugeoit mauvais, il ne se soucieroit pas de mes services; que s'il le trouvoit bon, il ne voudroit pas que l'EUROPE sçut: Qu'il avoit auprès de lui un Homme qui voyoit aussi bien que moi.*

Je souris de cette Réflexion, & je vis bien que N**** portoit toute la petitesse de son esprit, dans les Conjectures qu'il formoit sur le Roi. Cependant il m'avoit si fort allarmé, que je lui dis en sortant: *Faut-il que je craigne si fort aujourd'hui un Prince, qu'hier j'aimois tant? ...*

J'allai chez Monsieur DE MAUPERTUIS, non pour avoir des Eclaircissemens, mais pour l'assûrer: Que je n'avois pas eu intention de l'offenser. Monsieur DE MAUPERTUIS me dit;

dit : *Qu'il étoit vrai, que Monsieur DE VOLTAIRE avoit donné au Souper du Roi une mauvaise Interprétation à un Paragraphe du Qu'en dira-t-on; Comme si j'avois voulu dire: Que les Savans de la Cour, étoient des Bouffons & des Nains; & que le Roi étoit un petit Prince d'Allemagne; mais, que le Comte ALGAROTTI étant descendu chez Monsieur VOLTAIRE, & aiant transcrit le Passage, le lui avoit aporté à minuit: Qu'ils avoient jugé l'un & l'autre: Que VOLTAIRE l'avoit défiguré avec beaucoup de mauvaise foi, qu'ils n'y avoient rien trouvé d'injurieux; qu'il étoit clair, que j'avois voulu dire: Qu'autant que le Roi de Prusse est au dessus des Princes qui font leurs Délices des Bouffons & des Nains: autant les Savans de Sa Cour sont au-dessus des Nains & des Bouffons; que vraisemblablement, ce qui avoit piqué VOLTAIRE, c'étoit ces mots: Qu'il n'avoit pas dit au Roi: Il y a eu de plus grands Poëtes que VOLTAIRE: il n'y en eut jamais de si bien récompensé.*

Sur ce que je demandai à Monsieur DE MAUPERTUIS : *Si le Roi étoit irrité contre*

tre moi ? Il me répondit : Qu'il ne le croïoit pas. Mais, qu'il lui avoit paru : que ceux qui étoient à Table, étoient assez mal à leur aise en voïant l'empyement DE VOLTAIRE, qui appuyoit toujours sur ce, qu'on les comparoit à des Bouffons & à des Nains ; Comparaison que le Roi dans le fond pouvoit trouver assez juste.

Monsieur DE MAUPERTUIS me dit encore : Que si je croyois que le Roi fût prévenu contre moi, il me conseilloit de lui envoyer mon Livre, comme le seul moyen de le prévenir. Ce que je fis, non par la voie de N*** duquel je me défiois, mais par celle de Monsieur DE FREDERESDORFF, comme Monsieur DE MAUPERTUIS me l'avoit conseillé.

Malheureusement je dis à Madame DE*** : Que je venois d'écrire au Roi, & de lui envoyer le Livre, pour le désabuser. Cette Dame, Amie DE VOLTAIRE, le lui redit. VOLTAIRE prit des mesures avec N*** pour que ni le Livre, ni la Lettre ne parvinssent à Sa Majesté. Après avoir été renvoyé plusieurs fois pour la Réponse de FREDERESDORFF à N***, de N***, à FREDERES-

DERES-

DERESDORFF, toujours misterieusement, je reçus une Lettre de N*** qui me disoit au nom du Roi des choses, qu'il n'est pas possible que le Roi lui ait commandées.

Le 14 Décembre, Monsieur le Comte ALGAROTTI vint me trouver, & me dit avec Enthousiasme: *Qu'il n'étoit pas indisposé contre moi; qu'il n'avoit à m'offrir, que des Remercimens, & des regrets d'avoir été trop crédule; Que le trait étoit à la Louange du Roi; que le Roi étoit TRAJAN, que j'étois PLINE, qu'entre tant de Héros il n'oloit se placer.*

Cependant Monsieur DE VOLTAIRE ne cessoit de me rendre de mauvais offices auprès du petit nombre des Personnes, qu'il voyoit. Il disoit aux uns: *Que j'étois un Homme dangereux*: Ce qui n'est assurément pas. Aux autres: *Que j'étois un petit Esprit*. Ce qui peut fort bien être. Mais, que je n'aime pas qu'on dise.

Je m'ouvris à Monsieur DE MAUPERTUIS de mon Projet d'*Auteurs Classiques François*: il le goûta; me promit d'y entrer & d'y

d'y faire entrer l'ACADEMIE, & fut d'avis de l'envoyer au Roi. Monsieur DE VOLTAI-RE & N***, empêcherent encore que mon *Mémoire* ne parvint à *Sa Majesté*. Le premier craignant: Qu'Elle n'en fût instruite par le bruit public, dit tout le mal imaginable d'un Projet, dont quatre moi auparavant il m'avoit écrit tout le bien possible. Il est vrai, que quatre mois auparavant j'étois à *Coppenhague*, & que Monsieur DE MAU-PERTUIS n'entroit pour rien dans mon Projet.

En même tems on me fit insinuer par le *Chevalier DE SAINT ANDRE'*: Qu'il étoit essentiel pour moi, de partir incessamment; on ajouta, que le Roi l'avoit dit en *Termes exprès à la Table de la Reine Mère*. Je répondis: Que cet *Avis*, qui détermineroit un autre, suffisoit pour me faire rester; que si le Roi vouloit que je partisse, il sauroit bien m'en envoyer l'Ordre; que je n'étois pas un homme assez important, pour pouvoir lui être suspect.

Quelques jours après, on me répéta le même Compliment au nom du *Prince de Prusse*.

Je

Je répondis: *Que j'en parlerois à Son Altesse Royale, & que, si j'avois le malheur de Lui déplaire: je saurois me prescrire, ce que je savois bien qu'Elle ne voudroit pas Elle-même m'ordonner.* Je me rendis chez le Prince, il n'étoit point visible: Le lendemain chez la Reine Mère, j'allois l'aborder lorsque Madame la Comtesse DE *** me dit: *Qu'elle me vouloit sauver les desagrémens d'un pareil entretien.* J'étois à deux pas; j'entendis tout. Au premier mot de Madame DE *** le Prince de Prusse témoigna d'une façon énergique son Ressentiment du Discours qu'on lui prétoit, assura: *Qu'il n'avoit jamais rien dit de semblable; que je ne lui déplaisois point; qu'il ne m'avoit point parlé depuis le jour que je lui avois été présenté, &c.*

Quelqu'irrité que je fusse de ces procédés, que j'attribuois avec Raison à Monsieur DE VOLTAIRE & à son Parti, je crus: Qu'il étoit inutile de rompre entièrement avec lui, & qu'il convenoit encore de le ménager, On défarme un Tigre en le caressant, J'allai le voir le 3 de Janvier, 1752. avec Monsieur DE LA LANDE, le même qui à

20. ans, sans Cabale, sans Femmes, est entré dans un Corps, où il est fort glorieux d'entrer à 40. Il fût témoin de l'accueil de *Monsieur DE VOLTAIRE*; il vit combien je me possédai; combien je donnai à la douceur, à la pitié, au respect qu'on doit aux Talens, ou à l'opinion. Il falloit que le desir de n'être pas mal avec cet homme, fût gravé bien profondement en moi. Ma Modération fût si grande que *Monsieur DE LA LANDE* en fût étonné; & *Monsieur DE LA LANDE* est l'homme de France le plus modéré.

Le 6. du même Mois, parut mon *Ode* sur la Mort de *la Reine de Dannemarck*; on la trouva très-belle; & elle l'étoit pour *Copenhague*, où je l'envoiai, & encore plus pour *Berlin*, où il y a moins de gens de Goût qu'à *Copenhague*. *Monsieur DE VOLTAIRE*, que *Madame la Comtesse DE **** avoit prié de ne point dire: *Qu'elle étoit mauvaise*; Le dit au *Roi* Je n'en fas point blessé; Mais, je lui fis répondre: *Que mes Vers étoient du moins meilleurs que ses Procédés, & que son Epitre contre DIEU.*

Le

Le Roi parlant de cette Ode au grand Couvert dit: *Que j'avois un recueil de Lettres de Madame DE MAINTENON, mais, que vraisemblablement je l'avois acquis par des voies malbonnêtes.* Monsieur DE VOLTAIRES étoit le seul à qui j'eusse parlé de ces Lettres; je l'avois assuré: *Que je les tenois de bon lieu, quoique je ne connusse aucun des Parnes, ni des Amis de Madame DE MAINTENON.* Là dessus, il crut, où feignit de croire: *Que je les avois volées.* Je lui pardonnai cette horrible Conjecture; je lui pardonnai de l'avoir publiée; elle étoit dans toutes les Regles de la *Logique de son Cœur.*

Madame DE *** porta mes Plaintes à Monsieur DE VOLTAIRES, qui convint: *Qu'il s'étoit mépris; mais, qui répandit ensuite: Que ce Recueil, que je disois si précieux, étoit à SAINT CYR à quatre LOUIS.* C'étoit abuser étrangement de l'ignorance, où l'on est en *Allemagne* de la façon de penser des Dames de SAINT CYR. Cette fausseté parvint jusqu'aux Reines. J'eus la Satisfaction de les desabuser par des Lettres qui ne prouvoient pas à la vérité ma discretion, mais qui

K

prou-

prouvoient du moins l'Imposture, je dirois de mes Ennemis, si je m'en connoissois plus d'un.

Madame DE *** , qui se flattoit, de nous rapprocher, gronda *Monsieur* DE VOLTAIRE de ce nouvel acte d'Hostilité. Il le nia, & dit: *Que c'étoit un bruit sorti de la maison de Mylord TYRCONNEL*. Cela étoit vrai, mais, c'étoit lui qui l'y avoit fait entrer.

Monsieur DE VOLTAIRE m'avoit éloigné de *Mylord TYRCONNEL*, à qui j'avois été recommandé dans les termes les plus pressans, en lui persuadant: Que je l'avois trompé dans la Confiance, que je lui avois faite du sujet de mon voïage à *Berlin*. Pour m'enlever entièrement ce Ministre, il l'assura: Que j'étois fort mauvais Catholique; que vraisemblablement j'étois *Suisse*; que du moins je n'étois pas de *Languedoc*; & la Preuve, c'est: que je n'en ai pas l'Accent, & que je ne connoissois pas *Monsieur* DE BEAUREGARD, que tout le *Languedoc* connoit, & qu'il étoit impossible qu'un *Languedocien* ne connut pas.

Je scus ces Préventions de *Mylord* DE TYRCONNEL par le froid qu'il mit dans son accueil,

cueil, par le Chevalier DE SAINT ANDRÉ
& par le Baron DE TAUBENHEIM.

Le 27 Janvier, j'eus une Avanture qui eut des suites désagréables pour moi. Le Comte DE HAKE, Commandant de Berlin, homme élevé dans la haine du nom François, entra dans cette affaire comme s'il n'avoit pas été mon Juge, & l'exposa au Roi avec autant de Passion: *Que s'il n'eût pas parlé au Prince le plus Ami de la vérité.* Je fus condamné sans avoir été interrogé, ni confronté, sans qu'il m'eût été permis de parler, ni d'écrire.

Je fus conduit à Spandau, non dans la Citadelle, mais dans la Ville. Là, j'écrivis au Roi, au Comte DE PODEWILS, au Prince de Prusse, au grand Chancelier. Je reclamois la Protection des Loix qu'on avoit toutes violées. Je crus: Que N*** inspiré par Monsieur DE VOLTAIRE (Car, quelle aparence que N*** fût par lui-même si méchant!) avoit supprimé les Lettres, par lesquelles j'instruisois Sa Majesté dont on avoit surpris la Religion.

Il craignit si fort que je ne partisse pas: Qu'il écrivit un Billet à Monsieur LE FÉVRE,
K 2 Capi-

Capitaine Ingénieur, dans lequel il l'assuroit : Que le *Roi* étoit persuadé avec tout le Public, qu'on m'avoit traité d'une manière injuste, mais, qu'on ne cherchoit qu'une occasion pour me jouer ce mauvais tour. Vous voiez : Que N***, ne me disoit pas bien finement que son Maître avoit des Impressions fâcheuses contre moi. Mais croiriez vous? Qu'il n'en avoit point, & que dans le même tems qu'on m'assuroit: Qu'il ne se soucioit pas de moi, on lui faisoit entendre en envénimant mes Discours sur la Place de LA METTRIE, que je ne me souciois pas de m'approcher de lui.

C'est ce que j'appris à *Spandau* par une Lettre de *Coppenhague*, dont voici les Termes :

„ *L'Ami de Monsieur DE HAZELER* (L'Ami c'est le *Roi*, *Monsieur DE HAZELER* c'est le Ministre du *Roi* en Danemark,) lui écrit : Que bien loin de chercher à l'entretenir, vous pavoisiez être bien aise de vous en éloigner. Ne pourriez-vous pas faire une nouvelle tentative? „

Il n'étoit plus tems: J'étois dans une Cour, où la Vérité est plus connue qu'ailleurs; mais, ne se retrouve jamais quand on l'a une fois man-

manquée; où tout le monde peut nuire & personne ne peut servir. Je n'avois qu'un petit nombre d'Amis sans Crédit. Tout le monde m'abandonnoit, quoique tout le monde me sçut innocent. *Monsieur* DE MAUPERTUIS seul eut le Courage de ne pas rire au Récit que le *Roi* mal informé faisoit de mon affaire, & le Courage de conter le fait, de manière à ne pas faire rire le *Roi*, auquel il dit: *Que quand même la chose se seroit passée comme le Capitaine COCHUIUS le racontoit, le Capitaine COCHUIUS n'en seroit pas moins coupable d'avoir excédé ses Droits, & de m'avoir coupé la Bourse.*

Monsieur DE MAUPERTUIS ayant préparé le *Roi* à recevoir la Vérité; *Monsieur* le Comte DE PODEWILS la lui écrivit: *Monsieur* DE HAKE reçut Ordre de réparer ses torts. Il en remit le soin à des *Commissaires*, qui me rendirent Justice de la manière la plus injuste. Le *Capitaine COCHUIUS* & la Femme furent dans trois jours saisis, ouïs, confrontés, jugés, condamnés, punis. Une *Lettre de Cachet* confirma la Sentence.

Le 8. *Février*, de retour à *Berlin*, *Madame* la Comtesse DE ***, me dit: *Que Monsieur*

sieur DE VOLTAIRE avoit hautement condamné l'Iniquité du Comte DE HAKE, & que, si l'on avoit suivi son Conseil, tous les François de Berlin auroient été se jeter aux piés des Reines pour invoquer la Protection des Loix, qu'on s'étoit plu à enfreindre à l'égard d'un François.

Je me livrai aux sentimens de la Reconnoissance, & au désir de me raccommo-der avec lui. J'allai le remercier; il reçut mes Remercimens, comme s'il les avoit mérités: nous nous promimes d'oublier tout.

Le même jour j'appris de *Monsieur DE LA LANDE* le Service que *Monsieur DE MAUPER-TUIS* m'avoit rendu, & du *Baron DE TAUBENHEIM*, que *Monsieur DE VOLTAIRE* avoit dit chez *Mylord TYRCONNEL*: *Que mon affaire ne regardoit pas les François, parce que je ne l'étois pas; que si je l'étois, j'avois été banni de France: Que si je n'avois pas été banni de France, je l'avois été de Dan-nemarck; que si je ne l'avois pas été de Danne-marck, j'étois du moins un mauvais Chrétien, & en cette Qualité indigne de l'appui du Ministre de Sa Majesté Très-Chrétienne.*

Il avoit débité cent choses de cette force, & entr'autres: Que le Ministre de France venoit d'insfiger une grande peine à l'Introducteur de mes Pensées à Paris; Que je lui avois écrit de Coppenhague: Que le Roi lui faisoit ses Complimens; & qu'enfin j'étois accablé de Dettes, quoique lorsque je fus arrêté je ne dusse que 40 Livres à mon Auberge; somme qu'il m'étoit physiquement impossible de lui faire tenir, & pour laquelle cependant mes Effets furent saisis, dispersés, volés. Tout ceci n'étoit point des nouvelles des Soupers du Roi. Je les appris par la voix publique.

Je priai Madame *** de faire part à Monsieur DE VOLTAIRE de ce, que je venois d'apprendre, & de lui témoigner: combien je serois charmé qu'il tâchât de détruire les propos qu'on lui prétoit.

Le 14. Février, il me fit prier deux fois de passer chez lui. Je crus que Madame DE *** lui avoit parlé & qu'il vouloit se justifier. A peine fus-je assis, qu'il me dit:
» J'ai appris avec le plus sensible Chagrin:
» qu'on a débité ici quelques Exemplaires
» de ce Livre: où un Chambellan du Roi

„ est traité de Bouffon & de Nain. „ Je lui répondis : *Qu'avant le traité de Paix j'en avois donné 12. à un Libraire, que hier j'en avois racheté la moitié qui m'avoit coûté 250. Livres, qu'ainsi il n'y en avoit que 6. Exemplaires de distribués. Six Exemplaires!* repliqua-t'il, *Ce sont 6. coups de Poignard. Je ne vous avois point promis, lui répondis-je, de racheter des Exemplaires, je l'ai fait par Egard pour moi même; je m'attendois à des Remercimens, & vous me faites des Reproches! Je croyois que tout étoit fini, & vous recommencez avec plus d'aigreur que jamais. Quelle conduite!*

Après avoir fait deux tours dans la chambre, il me dit : *Qu'il y avoit un moyen de repaver l'ouvrage. Il faudroit, poursuivit-il, un Carton, ou par les contraires vous défavouassiez le sens: qu'on peut tirer de ce Passage. Je lui repliquai: Que je n'aimois pas les Cartons, que le Livre étoit déjà répandu à Paris, qu'un Carton étoit inutile, & que je ne savois, qu'y mettre. Il m'auroit bien tiré d'embaras.*

Ne faites-vous pas à Hambourg une seconde

conde Edition ? Oui ! on y en fait une, mais vous ne sauriez y entrer : on en ôtera tout ce qui n'est pas politique ; on n'y laissera que de grands Hommes. Mais, vous y laisserez Monsieur DE MONTESQUIEU ! Assurement lui, dis-je ; ni moi, ni mon Livre ne pouvons vivre sans lui : mais, Monsieur DE MONTESQUIEU est un Homme grand, dans le grand, au lieu, que les Poètes ne sont grands, que dans le petit. Du reste, je suis fort surpris : que vous vouliez une Place dans un Ouvrage, dont il y a tant de mal à dire, & dont vous en avez tant dit chez Mylord TYRCONNEL.

Puisque vous ne m'entendez pas, me-dit-il, c'en est fait. Volontiers, repartis-je : aussi bien n'étoit-ce que par Egard pour le public, que j'en ai eu jusqu'ici pour vous.

A ces Mots, son visage s'enflamme ; ses traits s'allongent ; ses yeux s'arment de la foudre ; sa bouche se remplit d'écume ; ses bras se placent à ses côtés avec une majestueuse Fureur ; Vous eussiez dit : qu'il jouoit Rome sauvée. Traiter ainsi, s'écria-t-il, traiter ainsi un Officier de deux Monar-

ques! *traiter, ainsi un Chambellan du Roi!* Si vous n'en êtes pas content, je vous *traiterai* comme il vous plaira: Vous n'avez qu'à *choisir*.

Cependant il se battoit en retraite vers un Cabinet voisin, en assez mauvaise contenance. Je lui dis :

Que mes armes, CONSUL, ne blessent point vos yeux.

Je ne violerai point l'Hospitalité; mais, à cela près, craignez tout de moi. Dieux! s'écria-t'il, quelle Insolence! dans ma maison? Le Téméraire s'en repentira. Le repentir, misérable que tu es, sera pour toi. Je fais toutes tes Noirceurs; je souillerois ma bouche en les répétant; mais, je saurai les punir. Mon Ressentiment vivra plus long-tems que tes Vers. En ce moment j'étois si indigné, que je crus qu'il me seroit possible de lui tenir parole. Je me connoissois mal.

Madame la Comtesse DE * * *, se mit en tête de nous raccommo-der encore. Elle me dit: *Qu'elle étoit sûre de ce Monsieur DE VOLTAIRE, qui ne l'a jamais été un instant de lui-même.* C'étoit beaucoup! Elle exigea:

Que

Que n'étant pas possible de nous voir sans en venir aux mains, nous nous écrivissions, & que j'écrivisse, le premier. C'étoit encore plus! Mais, quand on à un Droit si clair, on ne ménage pas le terrain. J'obéis à *Madame DE ****: elle approuva ma Lettre, malgré un peu de cette hauteur qu'on prend sans s'en appercevoir quand on écrit à un Homme, qui s'est avili.

Le lendemain, elle me remit la Réponse de *Monsieur DE VOLTAIRE*, que je ne voulus pas recevoir, parce qu'elle n'étoit pas signée, & qu'au lieu d'une accession à la Paix, elle ne répondoit qu'à l'enveloppe de ma Lettre; il se plaignoit que je lui avois ôté le Titre & les Honneurs de la Charge de *Gentilhomme ordinaire*, que le Roi, disoit-il, m'a conservée.

En ce tems-là, parut le *Siecle de LOUIS XIV.* Je dis avec tous les gens de Goût: *Que c'étoit un Livre plein de pauvretés, de fautes & d'esprit.* Quelques Personnes le nièrent. Pour le prouver je travaillai à un Examen de cet Ouvrage. *Monsieur DE VOLTAIRE* en fut informé par la *Comtesse DE **** à qui

à qui je confiois tout, parce que je savois: qu'elle lui disoit tout. Pour peindre ses Al-larmes il faudroit favoir, jusqu'à quel degré il est épris de lui-même.

*Madame DE *** me fit entendre: Que Monsieur DE VOLTAIRE sevoit vengé d'une maniere éclatante, & qu'il trouveroit de l'a-pui dans plusieurs Souverains. Je lui répon-dis: Que si elle m'avoit ordonné de sacrifier mon travail à mon Respect pour elle, je n'au-rois pas hésité; mais, qu'en me rendant les Menaces de Monsieur DE VOLTAIRE elle & lui me mettoient dans l'Impossibilité de ne pas continuer.*

*Monsieur DE MAUPERTUIS tomba dans l'état où vous le voyez aujourd'hui. Je lui témoignai par mes assiduités l'interêt que je prenois à sa Santé. Monsieur DE VOLTAIRE ne tenta plus à me regagner, & la Comtesse DE *** en désespéra.*

Monsieur DE VOLTAIRE a prétendu: Que Monsieur DE MAUPERTUIS m'avoit excité contre lui, en me rapportant des cho-ses, qui s'étoient dites au Souper du Roi. Rien n'est

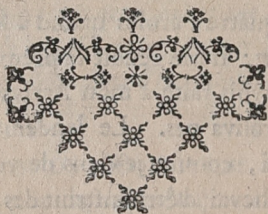
n'est plus faux, & le Caractère de l'un & de l'autre le dit assez.

Il cite une de mes Lettres à *Monsieur* ROQUES; mais, que ne la cite-t'il en entier? Pourquoi la tronque-t'il?

Il me fait accuser, dans ce Passage mutilé, *Monsieur* DE MAUPERTUIS de m'être venu trouver chez moi, pour m'animer contre VOLTAIRE par des Rapports. *Monsieur* DE MAUPERTUIS ne m'avoit pas encore dit quatre Paroles quand à son Retour de *Potzdam*; il me rendit la première visite, que je lui avois faite à mon Arrivée à *Berlin*. Il ne me trouva pas. Le lendemain je courus chez lui, comme je viens de vous le conter: & j'achevai d'être instruit des Duplicités de *Monsieur* DE VOLTAIRE.

Au mois de *Mai*, 1752. je partis de *Berlin*. Je fis imprimer à *Gotha* 4. feuilles de mes Remarques sur le *Siecle* de LOUIS XIV. que je brûlai par Egard pour *Madame* DE * * *. Mais, ayant appris à *Francfort*: Que *Monsieur* DE VOLTAIRE avoit écrit à *Paris* des choses, qui m'étoient défavantageuses, je livrai ce que j'avois de fait à un Libraire.

braire. *Monsieur* DE VOLTAIRE en fut instruit par *Monsieur* ROQUES, qu'il pria d'accommoder cette affaire, de faire supprimer cette *Edition*, offrant de rembourser les fraix au *Libraire*, & ajoutant qu'il ne me connoissoit: *Que par les Services qu'il m'avoit rendus à Coppenhague & à Berlin. Voyez! Monsieur, si je ne suis pas bien ingrat.*



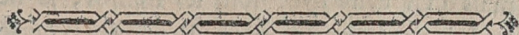
LET.



L E T T R E

A MADAME DENYS

NIECE DE MONSIEUR DE VOLTAIRE.



J E viens de lire, MADAME, un *Mémoire* de Monsieur DE VOLTAIRE, où je ne suis pas surpris : qu'il m'ait maltraité, mais, que je suis surpris : que vous ayez répandu. Il a ses Raisons pour continuer à me nuire; je ne sache pas que vous en ayez pour commencer. Je vous le renvoye avec ma Réponse à mi-marge : je vous prie de la répandre aussi : vous me devez cette espece de Satisfaction.

Je viens de voir une Lettre de *Berlin*, où VOLTAIRE me menace de mille Personnalités dans un *Supplement* qu'il prépare à son *Siècle* de LOUIS XIV. Ne faisant que d'entrer dans le monde, il me seroit sans doute glorieux d'y être annoncé par Monsieur DE VOLTAIRE, mais, je n'aime point les Personna-

sonna-

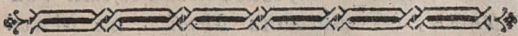
sonnalités, non que je croie: qu'il y ait du mal à dire de moi; mais, je sçai par Expérience: Que *Monsieur DE VOLTAIRE* aime à en imaginer sur mon compte. Si vous daignez, *MADAME*, prendre encore quelque intérêt à lui, conseillez - lui: de se jeter sur mes Ouvrages, je les lui abandonne; mais qu'il évite avec soin les Injures, je ne les lui pardonnerois pas. Il vomira contre moi des Calomnies; j'y opposerai des Verités. Il manque un *Tome à la VOLTAIROMANIE*; ce *Tome*, on le fera peut-être (Car, qui peut répondre de son Ressentiment?) en donnant un *Abrégé de sa Vie*, & un *Examen de ses Oeuvres*, un détail de ses procédés à mon égard, & une *Relation de l'affaire du Juif*, sur laquelle on a des Mémoires, qui vous étonneroient peut-être.

Cet Ouvrage est trop contre mon Caractère, pour que je ne cherche pas à me l'épargner. Il vous feroit de la peine; & vous êtes, *MADAME*, la Personne du monde à qui je voudrois le moins en faire. Il souleveroit contre moi les Partisans de *Monsieur DE VOLTAIRE*; & si parmi les zelés il y en a
peu

peu que je craigne, du moins y en a-t'il quelques-uns que j'aime & beaucoup que je respecte: il me donneroit la Réputation d'Homme trop sensible; & par cette Lettre je veux prendre & les voyes de la Douceur & acte de Modération.

Que VOLTAIRE ne me force donc point à des Excès que je condamnerois moi-même; je vous remets, MADAME, les intérêts de la Gloire, & de mon Repos.

Peut-être devois-je être insensible à toutes ces Injures; car, dans le fond ce ne sont, que des Injures de VOLTAIRE, & le *Libelle* qu'il a fait *contre moi*, n'est ni plus méprisant, ni plus atroce que le *Libelle*, qu'il vient de faire *contre DIEU*. (*) Mais, je l'avoue, ma *Philosophie* ne va pas encore jusqu'à cette Insensibilité. Que les Hommes deviennent STOICIENS, & je tendrai à la fiere Sagesse de ZENON.



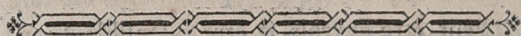
(*) *Epiire contre DIEU*. Pour comble de Folie, il a adressé au premier des Sages cette Satyre contre le premier des *Etres*.

L

ME'MOI-



M É M O I R E
 DE MONSIEUR DE VOLTAIRE,
 A P O S T I L L É
 PAR MONSIEUR DE LA BEAUMELLE.



BERLIN 27 Janvier, 1753.

Du jour que j'arrivai à *Potzdam*, MAU-
 PERTUIS m'a témoigné la plus mau-
 vaife volonté. (1.) Elle éclata lorsque je le
 priai de mettre *Monsieur l'Abbé RAYNAL* de



(1.) *Monsieur DE MAUPERTUIS &*
Monsieur DE VOLTAIRE furent d'abord fort
 unis : tout *Berlin*, tout *Potzdam* le fait. VOL-
 TAIRE, écrivoit alors *Monsieur DE MAU-*
PERTUIS à ses Amis : „ *VOLTAIRE est un*
Homme admirable ; il fait les choses les plus char-
mantes avec autant de Facilité , qu'un autre en
fait de communes. „ *Monsieur DE MAUPER-*
TUIS ne traversa point son Projet sur l'E-
tablissement d'une Académie des Arts.

de son Académie. (2.) Il me refusa avec Hauteur, & traita l'Abbé RAYNAL avec mépris. (3.) Je lui fis (4.) ordonner par le ROI d'envoyer des Patentes à Monsieur l'Abbé RAYNAL; on peut croire: Que MAUPERTUIS ne me l'a pas pardonné. (5.)

L 2

Un

(2.) Terme de Mépris, qui ne semble pas fait pour un Corps dont le Roi de Prusse est Chef, & dont Monsieur DE VOLTAIRE est Membre.

(3.) L'Abbé RAYNAL a trop d'Esprit, pour donner dans ce Piège: Monsieur DE MAUPERTUIS m'a dit de lui ce, que le Public en a dit; & le Public en a parlé avec Estime & avec Eloge.

(4.) Remarquez: Qu'ici c'est le Roi qui ordonne, & Monsieur DE VOLTAIRE qui fait ordonner.

(5.) Ce n'est point l'Abbé RAYNAL qui les brouilla; ce fut l'Histoire du Juif. Monsieur DE MAUPERTUIS crut: Qu'il lui convenoit de vivre à une certaine Distance d'un Homme, qui en savoit plus qu'un Enfant d'EPHRAÏM, & duquel le Ministre de France à Berlin écrivoit: „ Si VOLTAIRE perd son Procès, il sera pendu; s'il le gagne, il sera chassé. „ Monsieur DE MAUPERTUIS l'évita. Si c'est un Crime, tout Berlin en est coupable.

Un Homme, (6.) que je crois *Genevois* (7.) ou du moins (8) *élévé à Genève*, nommé LA BEAUMELLE, ayant été *chassé* (9.)



(6.) Que diroit *Monsieur DE VOLTAIRE* de quelqu'un qui le désigneroit ainsi ? Un *Homme célèbre* par quelques bons Vers, & par *Quantité de Crimes*, également digne de la *Fleur de Lys & du Laurier*, nommé AROUET.

Du moins il ne l'accuseroit pas de *Calomnie*, & j'en accuse *Monsieur DE VOLTAIRE*.

(7.) *Monsieur DE VOLTAIRE* me croit *Genevois*, parce qu'un jour que je lui disois : Que j'étois *François*, il me demanda : Si je connoissois *Monsieur DE BAUREGARD*, & que je crus que la *Civilité* vouloit, que je ne me remisse pas le nom de l'Homme qui le premier lui a si bien appris à souffrir avec *Patience*.

(8.) Je ne suis ni *Genevois*, ni *élévé à Genève*. J'y ai passé quelques Mois avec la *Permission du Roi*. Du reste, si je n'étois pas né *François*, je voudrois être né *Suisse* : & je trouve très-beau le *Titre* que *Monsieur ROUSSEAU* met à la tête de ses *Ouvrages*.

(9.) *VOLTAIRE* se trompe. Je demandai mon *Congé* & je l'obtins : Je ne demandai

de *Dannemarck*, arrive à *Berlin* (10.) avec la première Edition du *Qu'en dira-t-on*, ou de *ses Pensées*. Dans ce Livre devenu célèbre par l'*Excès d'Insolences* (11.) qui en fait le prix, voici ce qu'on y trouvoit.

„ *Le ROI* de Prusse a comblé de bien-
„ faits les gens de Lettres, par les mêmes
L 3 „ *Prin-*

dai point de Gratification, & le *ROI* de *Dannemarck* m'en accorda une très- considérable. Il ne tint qu'à moi de retourner à *Copenhague*, reprendre mon Poste. J'ai des Preuves de ces faits. A la vérité, je ne suis plus payé de ma Pension: mais, peut-être le serai-je un jour; du moins elle n'est pas supprimée.

Nil desperandum, TEUCRO Duce, et auspice
TEUCRO.

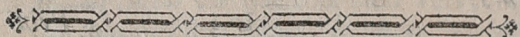
HORATIVS, *Libro I. Ode VII.*

(10.) Je n'avois en arrivant à *Berlin* qu'un seul Exemplaire de la première Edition du *Qu'en dira-t-on*; & pendant tout mon Séjour je n'en ai distribué que douze Exemplaires, que *Monsieur DE VOLTAIRE* appelloit alors *douze Coups de Poignard*.

(11.) A cela je n'ai rien à répondre. *Monsieur DE VOLTAIRE* doit se connoître en *Excès* & en *Insolences*,

„ *Principes que les Princes Allemans comblent de bienfaits un Bouffon & un Nain.* (12.) „

C'est cet homme *proscrit* (13.) dans tous les Pays, que MAUPERTUIS *recherche* (14.) dès qu'il est arrivé, & qu'il va *soulever* contre moi; (15.) en voici la preuve dans
une



(12.) Il falloit rapporter le Passage en entier. Je ne me retrouve point dans cette Citation.

(13.) *Proscrit*? dans quel Pays? & pourquoi? Serois-je l'Auteur de ce *Sermon de Cinquante*, qui ne peut devenir public; que le *Prédicateur* ne soit mis en pièces par tous les Peuples qui vivent sous la *Loi de CHRIST*, de *MOYSE*, ou de *MAHOMET*?

(14.) *Monsieur DE MAUPERTUIS* ne me fit point l'Honneur de me *rechercher*: & quoique *Monsieur DE VOLTAIRE*, dès mon Arrivée, me fit la Grace de me *persécuter*, je ne *recherchai* point son Ennemi. Je crus que *Monsieur DE MAUPERTUIS* avoit des *Préventions* contre moi; & cette Idée m'éloigna de lui.

(15.) Ce qui me *souleva* contre *Monsieur DE VOLTAIRE*, ce fut l'Impossibilité de le gagner, les Bassesses & les Hauteurs, le
peu

Apostillé par Monsieur de la Beaumelle. 167

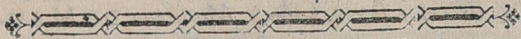
une Lettre écrite par LA BEAUMELLE à
Monsieur le Pasteur ROQUES, au Pays de
Hesse-Hombourg.

FRAGMENT DE LA LETTRE DE
LA BEAUMELLE. (16.)

„MAUPERTUIS vient chez moi ; (17.)
„ne me trouve pas ; je vais chez lui, il me

L 4

dit :

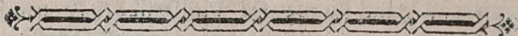


peu de cas qu'il faisoit de sa Parole, la Cer-
titude qu'on ne pouvoit l'adoucir qu'en en-
trant dans toutes ses Foibleffes, & mon
Horreur naturelle pour toutes ces Foibleffes-
là. Mais quel est ce *Soulevement* ? Est-ce
ma Critique de son Siecle ? Il lui seroit permis
de faire des Fautes, & il ne seroit pas per-
mis de les relever ?

(16.) Il falloit rapporter cette Lettre en
entier. VOLTAIRE en a une Copie qui lui
a été envoyée par mon Ordre ; la Lettre au-
roit éclairci le fait, rempli par le Sens le
vuide qui est dans le Récit, & justifié Mon-
sieur DE MAUPERTUIS.

(17.) Monsieur DE MAUPERTUIS au
Retour de *Porzdam*, me rendit la Visite que
trois Semaines auparavant je lui avois faite
à *Berlin*. Voilà tout le Mystère ! VOLTAIRE
veut absolument que Monsieur DE MAU-
PERTUIS

» dit : Qu'un jour au Souper des petits Ap-
 » partemens Monsieur DE VOLTAIRE avoit
 » parlé d'une maniere violente contre moi ,
 » qu'il avoit dit au ROI : Que je parlois peu
 » respectueusement de lui dans mon Livre ;
 » que je traitois la Cour philosophe de Nains
 » & de Bouffons ; que je le comparois aux
 » petits Princes Allemans & mille Faussetés
 » de cette force. (18.) Monsieur DE MAU-
 » PERTUIS me conseilla d'envoyer mon Li-
 vre



PERTUIS soit venu chez moi, pour être
 son Délateur. Rien n'est plus faux. Mon-
 sieur DE MAUPERTUIS ne l'a point fait ;
 & je n'ai ni écrit, ni dit qu'il l'eût fait.

(18.) Monsieur DE MAUPERTUIS ne
 me le dit qu'après que Monsieur D'ARGET
 me l'eût dit : J'allai chez Monsieur DE
 MAUPERTUIS pour lui expliquer le Passage.
 Je l'assurai : Que je n'avois pas voulu l'of-
 fenser. Il me répondit : Que le Passage
 n'avoit rien d'injurieux ; & que le Comte
 ALGAROTTI, qui après Soupé étoit des-
 cendu chez VOLTAIRE, le lui avoit rap-
 porté transcrit, & avoit jugé comme lui ;
 Qu'il y avoit eu beaucoup de mauvaise Foi
 dans l'Exposé de Monsieur DE VOLTAIRE.

» *vre au ROI en droiture avec une Lettre*
» *qu'il vit & corrigea lui-même.* »

Le ROI de Prusse qui n'a sçu cette Anecdote que depuis quelques jours, doit être convaincu de la Méchanceté atroce de MAU-
PERTUIS, puisque *Sa Majesté* sçait très-bien :
Que je n'ai jamais dit à ses Soupers (19.) ce
qu'il m'impute. Elle me rend (20.) cette

L 5

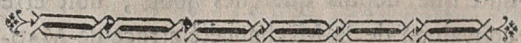
Justice:



(19.) Qui l'a donc dit? D'ARGET & VOL-
TAIRE étoient les seuls qui eussent vû mon
Livre; cela se dit au Souper du ROI. *Monsieur*
D'ARGET ne soupe point avec le ROI; le
Marquis D'ARGENS n'en savoit rien; le *Bar-*
on DE PÖLNIZ non plus. Le *Comte ALGA-*
ROTTI vint m'offrir des Regrets d'avoir été
trop crédule: d'un autre côté *Monsieur DE*
VOLTAIRE ne me cacha pas: Qu'il étoit
fort choqué de ce Passage; me soutint qu'il
étoit *contre lui & contre le ROI*, & fut seul
de cet Avis. Après cela, que penser de la
Confiance avec laquelle il prend a Témoin
du contraire *Sa Majesté*? Que dire de son
Acharnement à imputer à *Monsieur DE MAU-*
PERTUIS un Rapport qu'il m'avoit fait lui-
même?

(20.) Qui le lui a dit? Certainement ce
n'est pas sa Conscience.

Justice : & quand je l'aurois dit, ce seroit toujours un *Crime* (21.) à MAUPERTUIS d'avoir (22.) manqué au *Secret*, qu'il doit sur tout



(21.) Eh ! Ne parlez donc pas de *Crimmes*, Monsieur DE VOLTAIRE ! Ce Mot réveille des Idées fâcheuses ; & d'ailleurs quoi de plus ridicule, que cette nouvelle *Loi du Secret* sur tout ce qui se dit chez un ROI ?

(22.) On voit bien : Que Monsieur DE VOLTAIRE veut acquérir le Droit de médire & de calomnier impunément à des Soupers, qui ne sont point faits pour cela.

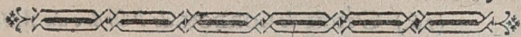
Il y a une Variante sur ce qui s'est passé à ce Soupé du ROI. Le même jour que Monsieur DE VOLTAIRE se plaignit si amèrement à moi du Passage, & s'en plaignoit seul, il dit à Madame la Comtesse DE ***, de qui je le tiens : *Qu'il avoit seul pris mon Parti à la Table du ROI, où l'on me déchiroit, & qu'il s'étoit écrié : „Quoi ! faut-il qu'un Etranger ne puisse paroître à Berlin sans être opprimé ? „* Monsieur DE VOLTAIRE commet donc quelquefois le *Crime* de révéler ce, qui se dit aux Soupers particuliers du ROI, & qui pis est, ce qui ne s'y dit pas.

tout ce , qui s'est dit aux Soupers particuliers
du ROI.

On sçait (23.) quelle Violence inouïe il
a exercé depuis contre *Monsieur KOENIG*,
Bibliothécaire de Madame la PRINCESSE
D'ORANGE; *On connoit les Lettres* qu'il a
fait imprimer, dans lesquelles il outrage tous
les Philosophes d'Allemagne, & fait dire à
Monsieur WOLF, ce qu'il n'a point dit,
afin de le décrier (24.).

On n'ignore pas par quelles affreuses *Man-*
œuvres il est parvenu à m'opprimer (25.).

J'ai



(23.) *On sçait.* Qui le sçait? *Monsieur*
DE VOLTAIRE se prend & se donne tou-
jours pour toute l'EUROPE.

(24.) *Excellente Apologie de l'ACAKIA*, &
de tant de Procédés, qui valurent à *Mon-*
sieur DE VOLTAIRE ces Paroles si remarqua-
bles & si applaudies:

„*Je ne vous chasse point, parce que je vous*
„*ai appelé; je ne vous ôte point votre PENSION,*
„*parce que je vous l'ai donnée; mais, je vous*
„*défends de reparôître jamais devant moi.* „

(25.) *Monsieur DE MAUPERTUIS* est *Pré-*
sident de l'Académie. *Monsieur DE VOLTAIRE*
veut

J'ai remis à *Sa Majesté* ma CLEF DE CHAMBELLAN, mon CORDON (26.), tout ce qui m'est dû de mes PENSIONS (27.). Elle a eu la *Bonté* de me rendre tout, & a daigné m'inviter à la suivre à *Potzdam*, où j'aurois l'Honneur de la suivre si ma Santé me la permettoit (28.).

veut la Place. KOENIG est condamné par l'*Académie*. VOLTAIRE sous Prétexte de le défendre, écrit une douzaine de *Libelles* contre Monsieur DE MAUPERTUIS. Voilà, toutes les *Manœuvres* de Monsieur DE MAUPERTUIS!

(26.) C'étoit le CORDON de l'Ordre du Mérite.

(27.) Il est bien étonnant: Que ce Mot de PENSION lui ait échappé; à lui, qui me faisoit un *Crime* de l'avoir mis dans le Passage ci-dessus mutilé; il me disoit alors: Que ce, que le ROI de Prusse lui donnoit n'étoit point PENSION, que ce n'étoit qu'un simple DEDOMMAGEMENT: cependant il avoit vendu sa Charge de *Gentilhomme*, il conservoit ses APPOINTEMENS d'HISTORIOGRAPHE. Les cinq mille *Ecus* du ROI de Prusse, étoient donc le DEDOMMAGEMENT des Jettons de l'*Académie*.

(28.) Les *Lettres de Berlin* s'inscrivent unani-

Apostillé par Monsieur de la Beaumelle. 173

unanimément contre ce fait. Du reste *Monsieur DE VOLTAIRE* pourroit, sans être bien avec le ROI, y être aussi bien qu'il y étoit autrefois. Qu'il me permette de l'exhorter à pleurer ses Fautes passées, au lieu d'en faire de nouvelles; qu'il emploie à imiter *Monsieur DE MAUPERTUIS*, le tems qu'il passe à le déchirer. Qu'il m'en croye & il fera bien?

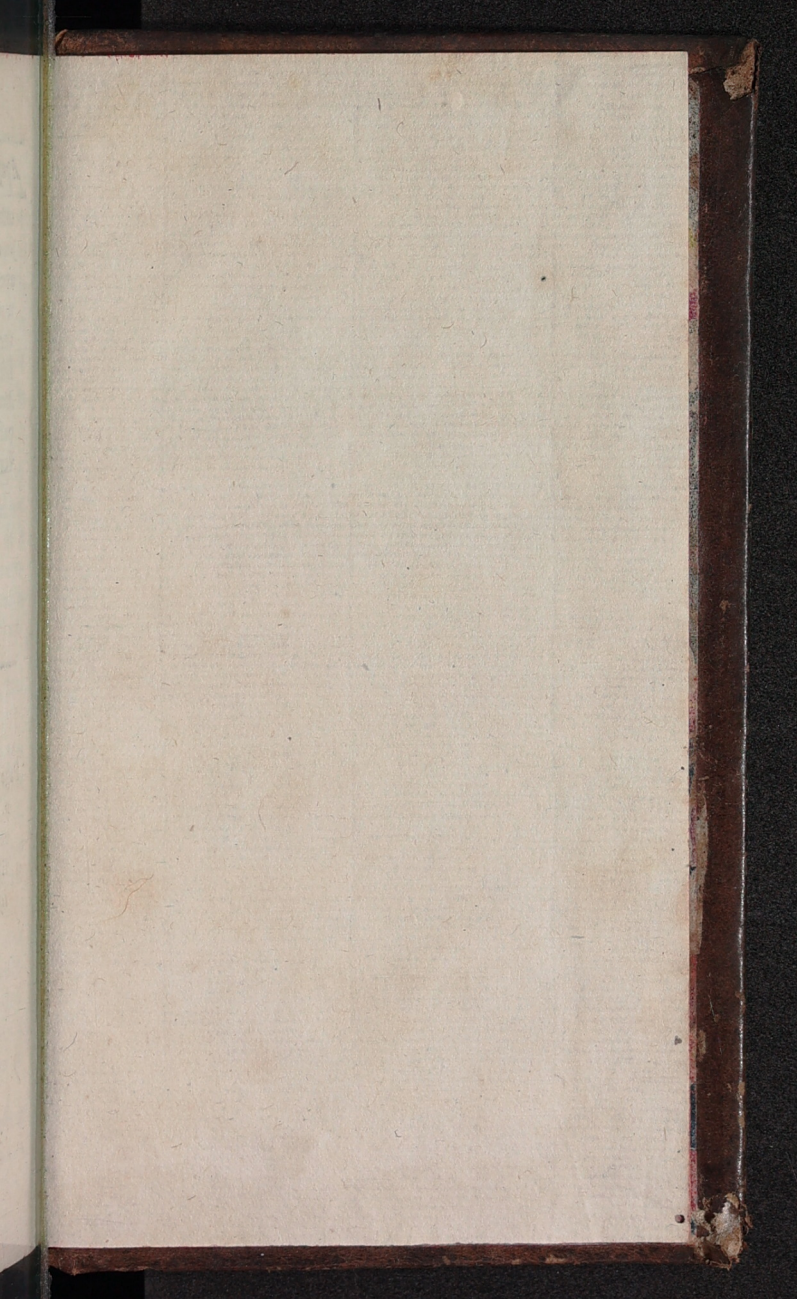
PARIS, 3. Mars, 1753.

F I N.

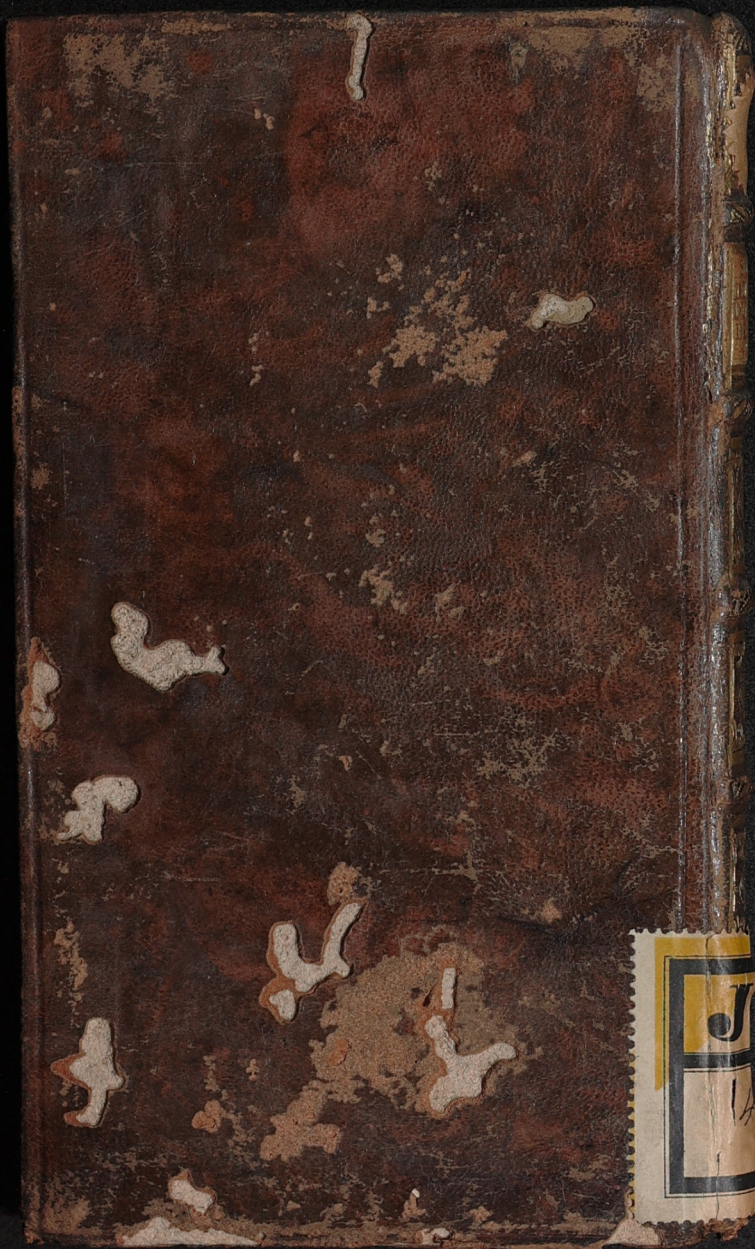
E R R A T A.

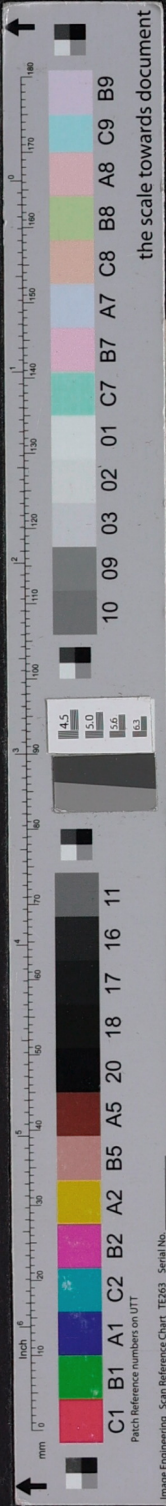
Page 16. ligne 11. nn, lisez: un. Page 36. ligne 9. assez, lisez: assez. Page 70. ligne 15. dévoré, lisez: dévoré. Page 79. ligne 7. constater, lisez: contraster. Page 104. ligne 10. fuccès, lisez: Succès.











the scale towards document

IRE. 85

olations présen-
pas dans l'ave-
dant sa vie JU-
Après la mort
a des larmes à
eurent plus de
furent effrayés
al Pasteur, &
lurent dans la
ns où les pier-
s'érigerent en
eurs pieuses ab-
frapèrent vive-
pieux & plus
JURIEU, par-
USSON. Les
des visions: le
bé du CHAILAR
la tête de cinq,
ES. Quelques
joignirent aux
convulsions du
cette guerre des
ne diversion si
able à nos enne-

Heureu-